

S P É C I A L D É B A R Q U E M E N T



LE PRESTIGIEUX CABARET DE PARIS

LE FIGARO

premier quotidien national français

LUNDI 6 JUIN 1994 (N° 15 487) - NE PEUT ETRE VENDU SEPAREMMENT



Réervations 46 06 00 19 et agences

ISSN 0182-5852

Le 6 juin 1944



R.D.H.

Avec
les articles
et témoignages
de

Alain
PEYREFITTE

Henri
AMOURoux

Ronald
REAGAN

Peter
TOWNSEND

Eric
OLLIVIER

Maurice
RHEIMS

Norman
MAILER

Général
de BÉNOUVILLE

Général
MASSU

Jacqueline
de ROMILLY

Jules
ROY

Ismail
KARADÈ

Samuel
FULLER

William
STYRON

Ernst
JÜNGER

Maurice
SCHUMANN

Gilles
PERRAULT

Alexandre
de MARENCHES

LE MOULIN ROUGE FÊTE L'ÉVÉNEMENT

YOU ARE FORMIDABLE!

1944 - 1994



LE BAL DU MOULIN ROUGE, LE PLUS PRESTIGIEUX CABARET DE PARIS FÊTE
L'ÉTÉ ET LA LIBÉRATION, POUR MARQUER L'ÉVÉNEMENT, LES PLUS BELLES
FILLES DE PARIS, LES DORISS-GIRLS, SONT HEUREUSES DE VOUS
ACCUEILLIR DANS LA CÉLÈBRE REVUE "FORMIDABLE"
POUR VOUS FAIRE VIVRE UNE SOIREE MÉMORABLE.

RÉSERVATION AU 46 06 00 19 ET AGENCES.

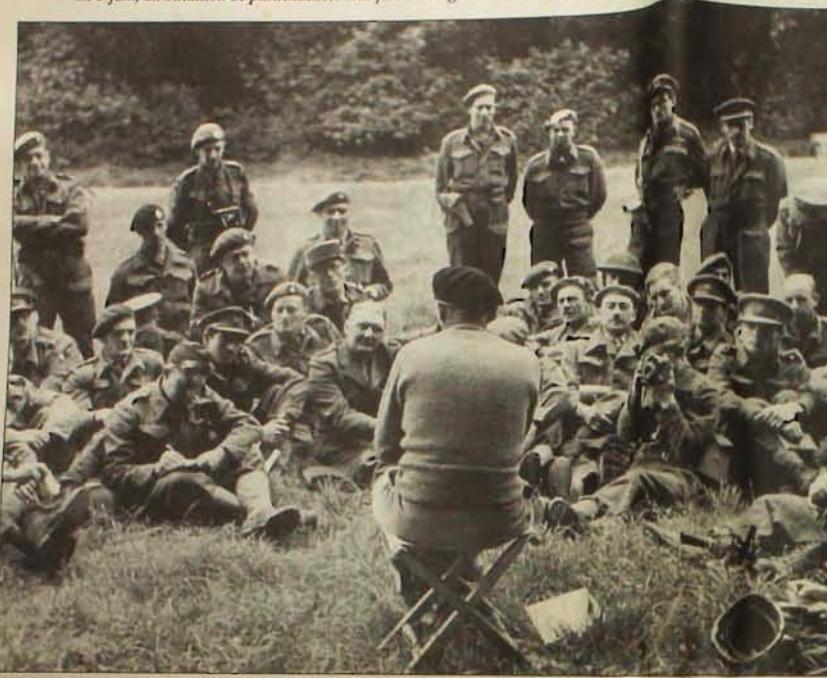


à garder
R.D.H.
Moulin
Rouge
PARIS

LE PRESTIGIEUX CABARET DE PARIS

Un jour avant l'aube

Le 5 juin, un bataillon de parachutistes français est largué sur la Bretagne avec une mission : retenir le plus longtemps possible 150.000 Allemands loin des plages du débarquement.



Sir Bernard Law Montgomery lors du dernier briefing, le 5 juin 1944, sur le territoire britannique. [Photo R. Capo/Magnum]



Une batterie de DCA allemande en juillet 1944 sur le front de Normandie. [Photo Lapi/Visdat]

Le 5 juin 1944, a commencé un haut fait d'armes, que l'on passait étrangement sous silence jusqu'à ce qu'un superbe « téléfilm » signé Jacques Ertaud, l'ait évoqué, voici quelques jours, sur Caen.

Il n'en mérite pas moins d'être conte et médité.

Au matin — la veille du jour le plus long —, un bataillon de parachutistes des Forces françaises libres, commandé par le colonel Bourgoin qui, secondo le commandant Pouch-Samson, apprend qu'il va être largué le soir même

d'autre conte et médité.

Au matin — la veille du jour le plus long —, un bataillon de parachutistes des Forces françaises libres, commandé par le colonel Bourgoin qui, secondo le commandant Pouch-Samson, apprend qu'il va être largué le soir même

d'autre conte et médité.

Le 5 juin 1944, a commencé de ces hommes qui ont attendu ce jour si longtemps. Beaucoup se sont enfouis dès l'été 1940 et se sont depuis battus sur tous les théâtres. Bourgoin dit : « le manchot », a perdu le bras droit en Tunisie. Mais ce n'est pas tout. Il a été amusé-guerre. Pour eux, par exemple, « commence la bataille de France ». Et c'est la bataille de la France ». Jamais ils n'auront aimé leur patrie autant que ce jour-là.

Ils ne pouvaient atteindre leur objectif, respectant la première de leurs deux missions : surprendre par surprise. La Résistance n'avait pas été prévenue. D'ailleurs, ou en était-elle ? C'est en Bretagne qu'elle était concentrée la plus grande densité de troupes allemandes, de SS, de Gestapo et de milices. Des patrouilles avaient été formées, mais réseaux démantelés quelques mois plus tôt. Les paras ne devaient compter que sur leurs propres forces.

A la nuit tombée, plusieurs heures durant, les paras alliés qui sautèrent dans la nuit sur la côte normande, furent commandos — les « sticks » — 8 hommes — dirigés par les lieutenants Botella, Deschamps, Deplantes et Marinière, sont largués dans le Morbihan. Les deux premiers, dans la forêt de Bouillat, les deux derniers dans la clairière près du village de Saint-Marcel, non loin de Plouméril. D'autres — sticks — sont parapentés sur les Côtes-du-Nord, commandos par le colonel Château-Jacquier, autrement appelé. A minuit moins dix, le caporal Bouillard et ses 10 minutes après avoir retrouvé sa Bretagne natale — premier morceau du Débarquement.

Ces paras viennent d'être transférés d'Écosse, où ils subissaient depuis les 10 mois un entraînement intensif : franchissements de barbelés sous les îles de mitrailleuses à bout portant, exercices de marches de nuit, sauts en parachute, « close-combat ». Ils doivent aller une mentalité d'irréquelles à une discipline et une précision qui atteignent la perfection. Les voies dans un camp de l'Oxfordshire.

Bourgoin leur fit un message du général de Gaulle. En substance : « Je vous prie pour vous l'honneur de toutes vos premières le sol français. Vous saurez en tête des parachutistes alliés. Il s'agit de libérer la France. C'est la plus grande cause. Bon nombre

PAR
Alain
PEYREFITE
de l'Académie française

au-dessus de la Bretagne. Mission : retenir le plus longtemps possible, dans la prisonniers les 150 000 Allemands qui, sans doute, donneront l'arrivée rapide en Normandie risqueront d'enflammer la tête de pont allemand. A cet effet, faire le maximum de dégâts sur les arrières allemands, faire sauter des trains et des dépôts, détruire des ponts et voies de communication.

Ces paras viennent d'être transférés d'Écosse, où ils subissaient depuis les 10 mois un entraînement intensif : franchissements de barbelés sous les îles de mitrailleuses à bout portant, exercices de marches de nuit, sauts en parachute, « close-combat ». Ils doivent aller une mentalité d'irréquelles à une discipline et une précision qui atteignent la perfection. Les voies dans un camp de l'Oxfordshire.

Bourgoin leur fit un message du général de Gaulle. En substance : « Je vous prie pour vous l'honneur de toutes vos premières le sol français. Vous saurez en tête des parachutistes alliés. Il s'agit de libérer la France. C'est la plus grande cause. Bon nombre

d'entre vous vont mourir. Soyez fiers de votre mission ! »

Connaissance du terrain

Une exaltation s'empare de ces hommes qui ont attendu ce jour si longtemps. Beaucoup se sont enfouis dès l'été 1940 et se sont depuis battus sur tous les théâtres. Bourgoin dit : « le manchot », a perdu le bras droit en Tunisie. Mais ce n'est pas tout. Il a été amusé-guerre. Pour eux, par exemple, « commence la bataille de la France ». Et c'est la bataille de la France ». Jamais ils n'auront aimé leur patrie autant que ce jour-là.

Ils ne pouvaient atteindre leur objectif, respectant la première de leurs deux missions : surprendre par surprise. La Résistance n'avait pas été prévenue. D'ailleurs, ou en était-elle ? C'est en Bretagne qu'elle était concentrée la plus grande densité de troupes allemandes, de SS, de Gestapo et de milices. Des patrouilles avaient été formées, mais réseaux démantelés quelques mois plus tôt. Les paras ne devaient compter que sur leurs propres forces.

Partout, les paras arment et encadrent de jeunes maquisards, qui surgissent par centaines on ne sait d'où et ne demandent qu'à en découdre. « Le poison dans l'eau », dira Mao. Jamais sans doute dans l'histoire ne s'est mieux appliquée le proverbe de Pompe : « Quand je frappe du soleil, il en sort des légions. » Les paras sont bien-tôt débordés par l'enthousiasme des maquisards qui arrivent de tous côtés, mais ils sont au contraire accueillis comme des copéistes. Ils mangent de mal tourne, mais ce n'est pas leur succès.

À Saint-Marcel, 3 000 parassans ont rejoint 140 paras. Ils doivent faire face aux redoutables attaques d'une division allemande appuyée par chars : 546 Allemands sont tués pour 49 Français. Les autres, grâce à leur connaissance du terrain et à l'aide de la population, arrivent à dépasser pendant la nuit. Mais le quartier général a bien cru qu'ils étaient être massacrés. Moins de 200 parassans sont alors débarqués par le « Parachute de mort » que de petits groupes d'hommes, aguerris à toutes les formes de combat, rompus au maniement des explosifs, dotés d'armes à tir rapproché, vont détruire avec eux, entraînés à attaquer en unités légères, à frapper fort et à disparaître, feront plus que ces masses inexpérimentées — ces masses que les Français libres ne pouvaient escompter. Il fallait supprimer le nombre par un massacre.

Dès mars 1941, les premiers, avec le capitaine Bergé secondé par Jean Le Tac, sont largués en Bretagne pour une mission de sabotage ; le mois suivant, d'autres anéantissent à Pessac le transformateur qui alimente une base de sabotages. Ces deux premiers parachutistes sont intégrés au SAS britannique (Special Air Service) que, précisément, le capitaine Stirling entraîne au vu de missions éclairées : causer à l'ennemi, par la ruse et par l'audace, des pertes et des dégâts sans commune mesure avec les effectifs réduits semant la panique dans les lignes ennemis. Il aimait à dire : « Quand il s'agit de libérer le cœur de la France, les Français n'ont pas leurs pareils. »

Deux mois plus tard, il réussit à rassembler une grande armée, avant la fin de la guerre, et à compter sur des corps de choc, dont les corps parachutistes sont intégrés au SAS britannique (Special Air Service) que, précisément, le capitaine Stirling entraîne au vu de missions éclairées : causer à l'ennemi, par la ruse et par l'audace, des pertes et des dégâts sans commune mesure avec les effectifs réduits semant la panique dans les lignes ennemis. Il aimait à dire : « Quand il s'agit de libérer le cœur de la France, les Français n'ont pas leurs pareils. »

De Gaulle, lui, savait que la France écrasée ne pourrait pas rassembler une grande armée avant la fin de la guerre, et à compter sur des corps de choc, dont les corps parachutistes sont intégrés au SAS britannique (Special Air Service) que, précisément, le capitaine Stirling entraîne au vu de missions éclairées : causer à l'ennemi, par la ruse et par l'audace, des pertes et des dégâts sans commune mesure avec les effectifs réduits semant la panique dans les lignes ennemis. Il aimait à dire : « Quand il s'agit de libérer le cœur de la France, les Français n'ont pas leurs pareils. »

Donnez-moi la foi

Quand il crèvera sur le papier, dans les années 60, la Défense opérationnelle du territoire (Dot), il sera alors rendu fort difficile par la méthode SAS. Si la discussion nucléaire ne devait pas suffire à empêcher la guerre, des commandos agissant de nuit, par surprise, pourraient réaliser ce qui, faute de préparation, avait été impossible pendant la défaite de 1940 : détruire des unités d'aviation.

En Tunisie, en Italie, en France, les SAS précédent les grandes offensives alliées. En Bourgogne, le sous-lieutenant Gaillard et le caporal-chef Jean de Lipkowski attaquent une colonne de l'armée Vlasov.

Le capitaine Guy de Combaud et le sergent Tramoni, à la tête de quatre jeeps, traversent en trombe la ville de Sennecé, occupée par 1 500 Allemands qu'ils saluent en vain. Avant d'entrer dans le défilé, sous un feu de pierres râgantes, ils se jettent au sol, assis à leur tour. Le capitaine Fournier et ses « sticks » sautent à Fontenay-le-Comte, encadrant la Résistance et libérant la Vendée et le Maine-et-Loire.

Le monde sera sauvé par quelques-uns », répétait André Gide. Il sera sauvé, estimait de Gaulle par ceux qui ont fait des valeurs éternelles.

Avant d'entrer dans le défilé, sous un feu de pierres râgantes, ils se jettent au sol, assis à leur tour. Le capitaine Fournier et ses « sticks » sautent à Fontenay-le-Comte, encadrant la Résistance et libérant la Vendée et le Maine-et-Loire.

« Donnez-moi, mon Dieu, ce que vous voulez. »

En Hollande, Lucien Neuwirth sauve à la baïonnette, par miracle, Ailleure, Bollaert, Caillouet, et tant d'autres échappent des pages de gloire. Ils laissent derrière eux des centaines de morts, dont un devrait prononcer le nom comme une prière.

Les Allemands avaient vite compris. Des juillet 1942, le Grand Quartier général du Führer lancent un ordre, signé Hitler : « Ces hommes sont très dangereux. Il faut les exterminer sans pitié. »

Les Anglais aussi avaient compris. Ils avaient encore, ils venaient leurs SAS, à qui les Malouines ont donné un ren-

LE GÉNÉRAL DE GAULLE

6 JUIN 1953.

Sur les parachutistes, la guerre ce fut la haine, l'audace, l'isolement.

Entre eux, le plus exposé, le plus audacieux, le plus résistant, fut sans doute le général de Gaulle.

Long de trois ans au total, en Syrie, en Libye, en France occupée, combat de la Libération en Bretagne, dans le Cotentin, dans l'Ardennais ; avant-garde, jetée au bout du fil dans la grande bataille de Rhin, saluée au printemps 1945. Il fut, jusqu'à toujours le bout pour le bout, anticlérical, anticommuniste, au service des forces armées, vaincu à l'issue de la guerre, mais victorieux, au sein de l'Europe unie. Tant à ce qu'il perdrait leurs morts et revolteurs une gloire.

Le but fut atteint, la nation vaincue. Maintenant, que la haine est défaite ! Tous regardent le ciel sans peur et sans reproche.

G. de Gaulle.

Le général de Gaulle a rendu, le 6 juin 1953, un hommage appuyé aux parachutistes de la France libre.

La Bataille de l'Atlantique

*"C'est la bataille qu'il fallait à tout prix gagner,
car sans cette victoire,
il n'y aurait pas eu d'autres batailles
ni d'autres victoires."*

Winston Churchill

LES FORCES NAVALES FRANCAISES LIBRES

F.N.F.L.

Corvettes Aconit - Alysse - Lobélia - Mimosa
Renoncule - Roselys - Commandant Détroyat
Commandant Drogou - Commandant d'Estienne
d'Orves - Sous-marins Curie - Junon - Minerve
Narval - Rubis - Surcouf - Contre-Torpilleurs
Léopard - Triomphant - Torpilleurs La Combattante
Le Melpomène - Avisos Savorgnan de Brazza
Chevreuil - La Moqueuse - Commandant Dominé
Commandant Duboc - Patrouilleurs Président
Houduce - Reine des Flots - Poumic - Vaillant
Vikings - Croiseur Auxiliaire Cap des Palmes
Chasseurs CH 5 8 10 11 12 13 14 15 41 42 43
Motor Launches ML 123 182 205 245 246 247 269 303
Vedettes Lance-Torpilles MTB 90 91 92 94 96 98
227 239 - Vedettes Côtieres Baalbeck - Colombier
Galantry - Langlade - Palmyre - Fusiliers Marins
1er et 2ème Bataillon - 1er Bataillon de Commandos
Aéronavale Groupe de Chasse Air-Marine
6ème Flotille d'Exploration - Marine marchande
Flotille de pêche et Unités non combattantes.

*Armement des F.N.F.L. de juin 1940 au 5 août 1945

La Corvette Aconit auteur d'un fait d'armes jamais égalé :
deux sous-marins allemands coulés en moins de douze heures

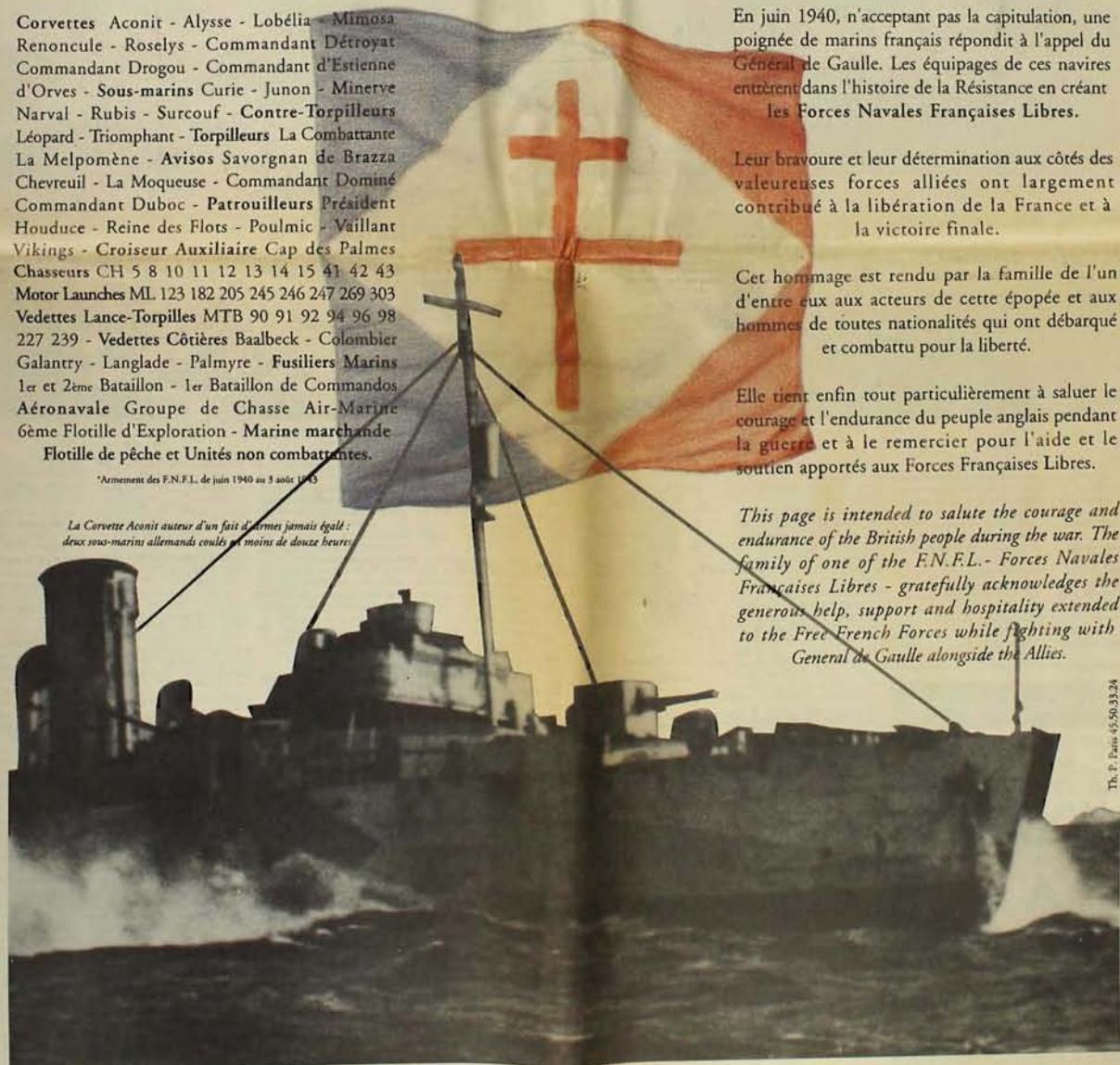
En juin 1940, n'acceptant pas la capitulation, une poignée de marins français répondit à l'appel du Général de Gaulle. Les équipages de ces navires entrent dans l'histoire de la Résistance en créant les Forces Navales Françaises Libres.

Leur bravoure et leur détermination aux côtés des valeureuses forces alliées ont largement contribué à la libération de la France et à la victoire finale.

Cet hommage est rendu par la famille de l'un d'entre eux aux acteurs de cette épopée et aux hommes de toutes nationalités qui ont débarqué et combattu pour la liberté.

Elle tient enfin tout particulièrement à saluer le courage et l'endurance du peuple anglais pendant la guerre et à le remercier pour l'aide et le soutien apportés aux Forces Françaises Libres.

This page is intended to salute the courage and endurance of the British people during the war. The family of one of the F.N.F.L. - Forces Navales Françaises Libres - gratefully acknowledges the generous help, support and hospitality extended to the Free French Forces while fighting with General de Gaulle alongside the Allies.



Un grand récit historique

Un jour de sang et de joie

Le 6 juin ira vite, mais il vient de loin. C'est à l'instant où ils étaient partout battus qu'Anglais et Américains évoquèrent, le 24 décembre 1941 à Washington, les moyens de la reconquête.



Une vague d'assaut sur les plages du débarquement, 12 000 ouvrages fortifiés et de milliers de canons et de mitrailleuses.

Quel 6 juin ? En 1944, il y eut des centaines de milliers de 6 juin, vécus différemment par ceux qu'emportait le maelstrom de l'événement.

Des 6 juin de joie et des 6 juin de sang. Des 6 juin dans les caves effondrées de Caen, de Rouen, de Saint-Lô, lorsque les secours ne venaient pas ; des 6 juin sur les plages d'Utah, d'Omaha, de Gold, de Sword et de Juno... des 6 juin dans ce ciel noir de France, où glissaient des planeurs chargés de rudes gars qui marmonnaient : « Je reviendrai ! »

naien une prière d'enfant et songeaient 脿 leur mère : des 6 juin dans les nids de résistance allemands dont les d閒ensures, voyant se lever de la mer le troupeau des chars amphibies, savaient qu'ils allait mourir.

temps rendrait impossible tout débarquement.

Oui, alors quel 6 juin choisir ?

Celui du caporal Bouetard, du 2^e régiment de la 1^e brigade de commando parachutiste du colonel Bourquin, un 6 juin qui durera moins de deux heures, puisqu'il Bouetard, parachuté en Bretagne vers 1 h 10, sera tué quelques minutes plus tard, premier mort allié sans doute du débarquement ; celui des religieuses et des pensionnaires de l'hôpital psychiatrique du

parcourir, ses jambes fléchies, sent, des larmes grossissent au coin des paupières. Il voudrait bien ne pas être ridicule. Un pilote qui pleure ! Mais, autour de lui, d'autres hommes, endurcis par les batailles et l'indifférence, pleurent aussi.

sans cesse : j'ai entin vu se lever le jour du débarquement.

envoyé en France en 1917 si, se souvenant des combats de Picardie, savait l'importance du théâtre d'opérations européen.

**Un plan approuvé
le 1^{er} avril 1942**

Marshall ayant fait pencher la balance, un presque inconnu — un journal ne l'avait-il pas appellée D.O. Eensembeing ? — le brigadier-général Dwight Eisenhower, avait immédiatement été placé à la tête du Bureau des opérations chargé de fournir le maximum d'études et de projets capables d'orienter les décisions stratégiques.

Comme toujours, à la

guerre, de nombreuses hypothèses — et les plus folles comme les plus raisonnables — furent étudiées. On songea à envoyer des troupes américaines en Russie (sans se demander si Staline en voudrait), au Moyen-Orient ou même au Liberia. Le corps expéditionnaire aurait dû se frayer alors un chemin à travers la Guinée et le Sénégal, le désert de Mauritanie

Seigneur, le Seigneur de la
France, avant d'arriver au Maroc.
Maroc que quelqu'un proposa
plus sagement d'occuper par
un débarquement sur les
plages - ce qui aurait effectivement
lieu le 8 novembre 1942 - une
solution qui fut notamment
cartée à cause des bonnes
relations existant alors entre Vichy
et Maroc.

Finaleme nt, le plan élaboré par le Bureau des opérations de l'état-major général interallié devait être — aux plages de débarquement près — celui qui fut mis en œuvre le 6 juin 1944, assaut direct des forces françaises de la Manche, au support d'une marine plus riche en navires de transport qu'en vaillante guerre et, surtout, avec un concours d'une aviaison balayée du ciel par une demande : détruire le système

PRIX LITTERAIRE DE LA LIBÉRATION

Georges Fleury
LES FRANÇAIS
du **JOUR "J"**

Demande

Block, c'est bien le débarquement. Il n'y a

A moins que nous ne choisissons le 6 juin de l'abbé de Naurois, l'un des 176 Français du commando Kettler, débarqué face à Ouistreham et qui

passant des blessés aux agents sanitaires, soignait, consolait, écoutait les derniers mots, administrait, fermait les yeux.

Comment choisir entre tant de vies sur lesquelles le destin déjà avait posé son doigt ?

Le 6 juin ventable, le seul 6 juin, celui de 1944, fut un jour tout à la fois bâché de sang et illuminé par la joie.

« Messieurs, demai

matin à 5 heures »
Joie ! Joie de ceux qui
tendaient l'instant de partir de
vivre leur princesse tantaine
à patine.

Joint à Adelbert de Souza-zac, pilote dans l'escadrille chasse française libre, Josselin entend le colonel Malan dire aux Français qui l'entourent : « Messieurs, demain matin, 4 h. 5 heures, les troupes allemandes débarqueront entre Caen et Carentan. La première patrouille décollera de cet aérodrome à 9 h. 30.

Mais, à 7 heures, un garde-
ien amical — il y en eut — lui
glissa ce mot : « Débarquement
réussi. A vos bateaux en Nor-
mandie, débarquez ! »

mande, tout va bien.
— J'ai tremblé de tout mon corps, écrit Hugot, après son événement. « Je suis sûr, dans cette cage, m'a paru magnifique. Une allégresse gisante s'est répandue de moi : les murs s'éloignent soudainement ; je me voûte sous un ciel tout à fait grand, très fort, envoi de ce bonheur qui me faisait repérer

Uns et une demi-douzaine de Boote se mettaient alors à courir pour torpiller tout à leur tour d'innocents navires amarrés qui déferlaient sans protection devant les collines.

Il fut alors l'heure des grandes circonspections, lorsque qu'en 1912, il avait mis d'arrêter la Wohrmann devant Moscou mais le résultat

LES ALLIÉS DÉBARQUAIENT EN NORMANDIE ET REDONNAIENT DES COULEURS À LA FRANCE

LE JOUR LE PLUS LONG

LE 6 JUIN 1944

EN 1994
LA VIDÉO REDONNE DES COULEURS AU FILM MYTHIQUE DE LA 20TH CENTURY FOX

LE JOUR LE PLUS LONG

communications adverses ; écrasé les défenses que les Allemands avaient érigées à l'ouest de la baie d'Arromanches, au sud de la baie de Omaha, et au sud de la baie de Gold. Les deux dernières étaient dans des îles de la Manche, mais elles étaient aussi dans des îles de la Manche.

Le plan, Roosevelt l'en approuve les grandes lignes le 1^{er} mai, mais il n'est pas fini : le 14, lorsqu'il lui fut présenté à Londres, par le général Marshall et par Harry Hopkins, il s'agissait d'un plan. Donc de cartes nombreuses, de chiffres en faveur et de beau code de sécurité.

Un plan extraordinaire, comme jamais le monde n'en avait vu.

Le matériel a gagné la guerre

Pour devenir vainqueur, il nécessitait des milliers de navires, des dizaines de milliers d'avions, des centaines de milliers de chars, de véhicules, de canons, d'armes, de tous calibres. Sollicités par mille batailles, épousées par les convois destinés à l'URSS, convois auxquels il arrivait bien des malheurs, le PQ 17 n'avait-il pas perdu 30 % de navires les 430 contre 200 voulus et les 350 véhicules qu'ils transportaient ? Les armées américaines étaient presque vides.

Il faudrait tout construire à partir de peu.

Ecrite que le matériel a gagné la guerre, ce n'est nullement une maxime aux combattants. Sans lui, leur courage n'aurait suivi.

En octobre 1940, Hitler, rencontrant Pétain à Montoire et, comme tous les dictateurs, prétendre des mensonges d'une propagande dont il avait été l'inventeur, avait dit au chef de l'Etat français : « Si nous étions de l'Amérique ne me permettrait pas ce jour un rôle important avant 1942. Il avait aigüe que la production des usines d'aviation allemandes devait doubler, l'Allemagne et ses alliés représenteraient une force militaire qui, avec la France, le monde ne pourrait vaincre. Hitler avait tort. Tort de trop se souvenir de ce printemps 1940 au cours duquel le mariage des Stukas et des chars lui avait donné la victoire.

A la fin de l'été de 1944, il possédait déjà plusieurs fois encore assez de chars, il n'aurait plus d'avions pour faire face à la formidable aviation anglo-américaine qui fut capable des succès du 6 juin, des jours qui ont précédé comme des jours qui ont suivi.

L'aviation militaire américaine était misérable en 1939, quelques 850 appareils dont un bon nombre de démodés. A la fin de la guerre, les usines, des usines travaillant hors de toute menace de bombardement, avaient 5 000 - 51 221 bombardiers et 47 150 chasseurs sans compter plus de 60 000 appareils d'observation ou de reconnaissance.

L'effort avait été presque aussi intense en Grande-Bretagne où, entre septembre 1939 et juin 1945, cent mille appareils avaient été livrés à la Royal Air Force.

Ce sont les avions alliés qui avaient finalement assuré le

libre passage des convois d'armes d'assauts en direction de l'Europe, mais la mesure où les U-Boote ne pouvaient plus faire surface sans se trouver menacés, et souvent détruits par des bombardiers.

Ce sont les appareils alliés qui ont détruit les sites du ciel britannique tous les jours, et la connaissance allemande, si bien que les monstrueux préparatifs de ce qui allait devenir Overlord avaient pu se dérouler sans être détectés.

Rien, qu'il s'agisse de la construction des ports artificiels, des ponts, des routes, des villages de navires de débarquement, du plan de déception Fortitude, qui consistait à faire croire, à l'aide de simulacres de chars et de camions, que le pas de Calais serait l'objectif, rien, d'autant d'important ne fut découvert, rien ne fut gravement troublé.

Un lutteur aux yeux bandés

Le 6 juin 1944, c'est donc un lutteur aux yeux bandés qui affrontera un adversaire libre de ses mouvements.

Il est difficile de recenser quelques-unes des photos prisées par les Britanniques, survolant à vingt ou trente mètres ces plages de Normandie, sur lesquelles courront comme autant de lapins apeurés les soldats allemands surpris en pleine pose des mines antichars, et les soldats britanniques, au point inventif de Rommel, pour avoir une idée de la qualité de l'information alliée, une information complétée par les renseignements fournis par mille et un réseau de la Résistance française.

Le 6 juin 1944, c'est peut-être l'heure de l'assaut final contre un champion aux moyens multipliés. Depuis des mois - mais surtout depuis mars - l'aviation alliée frappe systématiquement en France les gares, la France, casse les pentes, détruit les voies ferrées, arrache l'électricité, arrache l'industrie, arrache l'aviation, arrache tout du territoire allemand, ne lui intertient depuis qu'elle peut opérer d'Italie, elle bombarde les fabriques d'essence synthétique, les usines chimiques, les usines de caoutchouc, les usines de pétrole, dont les industries allemandes sont aussi modifiées par l'opposition anglaise. Celle-ci a aussi modifié la bataille dans les airs, les usines secrètes où l'on assemble V1 et V2, usines que les Allemands devront enfouir bienfond dans ces tunnels du Harz ou s'affrayer des milliers de déportés supplémentaires.

Il n'en reste pas moins que les bombes alliées, en bouleversant le paysage, contrarient la marche des renforts allemands lorsque, en route vers la Normandie, ils devront non seulement échapper à l'incertitude de l'assaut des Jabs (Jabos), mais aussi à l'assaut des 10 divisions parachutistes de la 6^e aéropostale britannique (la 6^e aéropostale britannique), mais encore aller chercher très loin un point intact.

Imaginez ce qui se serait passé si, face à l'armada alliée, la Luftwaffe avait pu engager, le 6 juin, deux mille chasseurs et mille bombardiers opérationnels. L'ordre du ménage au ciel aurait été si bien fait que Jacques Andrieux, l'un des



Entassés dans les péniches de débarquement, les GI's arrivent à distance d'assaut.

trois Français, avec Jean Maridor et Henry de Bondis, à appartenir au 91^e Squadron de la RAF, put inscrire à son retour de la guerre dans l'ordre d'honneur de la BBC : « Nous avons vaincu l'ennemi de Rommel, pour aider à vaincre l'ennemi de la Belgique ».

Que les bombes lâchées de toutes sortes n'arrivent pas toutes à leur but - les objectifs désignés, qu'elles massacrent les populations civiles qu'elles n'ont pas écouté les conseils de la BBC - mais dans sept départements côtiers les postes de TSF ont été compliqués par l'assaut des commandos de ces tracts leur demandant de s'éloigner de tout objectif, c'est la triste évidence.

D'ailleurs, où l'air, lorsque le plus maigre village est suspect, lorsqu'un Thunderbolt, fort de ses huit mitrailleuses, se détourne pour prendre en chasse une écluse ou une île isolée, voire une charrette ?

« Nous y allons seul... et je ne pense pas que nous en reviendrons. »

Ils reviennent.

Des centaines de morts pour une erreur de calcul

Il ne s'agit pas de composer un hymne à l'aviation mais c'est elle qui assure, dans la nuit du 5 au 6, le transport des 82 000 hommes et 10 000 divisions parachutistes de la 6^e aéropostale britannique pour son débarquement de la nuit du lundi 6 mai et de la journée du mardi 7 mai.

Imaginons ce qui se serait passé si, face à l'armada alliée, la Luftwaffe avait pu engager, le 6 juin, deux mille chasseurs et mille bombardiers opérationnels.

Alors que le soleil se lève, les parapentes feront main basse sur les ponts de l'Orne et de la Dives, s'empareront de Sainte-Mère-Eglise, contrôlant ainsi la route Paris-Cherbourg, et créant sur les années annemis des perturbations aux effets

psychologiques et matériels considérables.

Avec les batteries des nombreux navires de guerre - dont il y aurait aussi à décoller l'assaut - c'est l'avion qui assurera, avant l'assaut et au moment de l'assaut, le démantèlement des défenses des plages. Raflant-t-il ses objectifs, en bien ? La catastrophe ronronnait. Alors que la 71^e division allemande, qui face aux Anglais, avait été vaincue, alors que l'assaut de l'infanterie débarquait dans un secteur mal et peu défendu. Au soir du jour J, 23 250 hommes avaient débarqué sur Utah Beach. Les pertes de la 4^e division débarquaient à 43 morts et 82 blessés. Mais, dans les jours plus tôt, le dernier exercice sur la côte anglaise avait causé davantage de victimes !

Si, devant Omaha, une erreur avait desservi les Américains, une erreur les servirait de nouveau. Celle qui assurera, avant l'assaut et au moment de l'assaut, le démantèlement des défenses des plages.

Il n'est pas moins que les bombes alliées, en bouleversant le paysage, contrarient la marche des renforts allemands lorsque, en route vers la Normandie, ils devront non seulement échapper à l'assaut des Jabs, mais aussi à l'assaut des 10 divisions parachutistes de la 6^e aéropostale britannique.

Alors que le soleil se lève, les parapentes feront main basse sur les ponts de l'Orne et de la Dives, s'empareront de Sainte-Mère-Eglise, contrôlant ainsi la route Paris-Cherbourg, et créant sur les années annemis des perturbations aux effets

psychologiques et matériels considérables.

Avec les batteries des nombreux navires de guerre - dont il y aurait aussi à décoller l'assaut - c'est l'avion qui assurera, avant l'assaut et au moment de l'assaut, le démantèlement des défenses des plages.

Raflant-t-il ses objectifs, en bien ? La catastrophe ronronnait. Alors que la 71^e division allemande, qui face aux Anglais, avait été vaincue, alors que l'assaut de l'infanterie débarquait dans un secteur mal et peu défendu. Au soir du jour J, 23 250 hommes avaient débarqué sur Utah Beach. Les pertes de la 4^e division débarquaient à 43 morts et 82 blessés. Mais, dans les jours plus tôt, le dernier exercice sur la côte anglaise avait causé davantage de victimes !

Si, devant Omaha, une erreur avait desservi les Américains, une erreur les servirait de nouveau. Celle qui assurera, avant l'assaut et au moment de l'assaut, le démantèlement des défenses des plages.

Il n'est pas moins que les bombes alliées, en bouleversant le paysage, contrarient la marche des renforts allemands lorsque, en route vers la Normandie, ils devront non seulement échapper à l'assaut des Jabs, mais aussi à l'assaut des 10 divisions parachutistes de la 6^e aéropostale britannique.

Alors que le soleil se lève, les parapentes feront main basse sur les ponts de l'Orne et de la Dives, s'empareront de Sainte-Mère-Eglise, contrôlant ainsi la route Paris-Cherbourg, et créant sur les années annemis des perturbations aux effets

psychologiques et matériels considérables.

Le résultat fut à 24 kilomètres des plages britanniques.

Réagissant dans la nuit aux premiers débarquements des parapentes attaquant Sword et Juno vers 9 heures, sans doute aurait-il permis d'atteindre l'arrivée et l'intervention des 1^e et 2^e bataillons du 1^e Panzer, mais proches.

Sans doute, sous le feu des avions et des navires de guerre, les 500 blindés de ce 1^e Corps cassaient-ils aussi des pertes considérables mais, la guerre étant ce qu'elle est, le résultat fut à l'issue d'élimination des fragiles poches canadiennes et britanniques qui sait quelle décision Eisenhower aurait été amené à prendre.

Sur le terrain, les terrains militaires, et particulièrement le général Feuchtinger, commandant le 21^e Panzer, mais aussi, à La Roche-Guyon, le général Spaedel, le second de Feuchtinger, avaient parfaitement su qu'il fallait résister.

Sur le terrain, les terrains militaires, et particulièrement le général Feuchtinger, commandant le 21^e Panzer,

- en réalité un puissant blockhaus protégé par un vaste espace dégagé - pris par les hommes du Commandant Kieffer, du 1^e Commando, les Francs-tireurs, survolé par un avion de la 10^e Division, qui atteignit Pegasus Bridge avec deux minutes et demie de retard sur l'heure et n'eut pas d'excuse auprès des parachutistes fatigués.

Sur la terrasse, fin de la journée, les objectifs étaient loin d'être atteints.

Les Alliés auraient dû se trouver mises d'une bande de quinze kilomètres de large sur un front continu de cent kilomètres de terres, cependant que ceux de la 56^e brigade n'étaient plus qu'à deux kilomètres de Bayeux, et momentanément tombaient la nuit du 6 juin.

Le Casino - d'Ouistreham - en réalité un puissant blockhaus protégé par un vaste espace dégagé - pris par les hommes du 1^e Commando, les Francs-tireurs, survolé par un avion de la 10^e Division, qui atteignit Pegasus Bridge avec deux minutes et demie de retard sur l'heure et n'eut pas d'excuse auprès des parachutistes fatigués.

Sur la terrasse, fin de la journée, les objectifs étaient loin d'être atteints.

Les Alliés auraient dû se trouver mises d'une bande de quinze kilomètres de large sur un front continu de cent kilomètres de terres, cependant que ceux de la 56^e brigade n'étaient plus qu'à deux kilomètres de Bayeux, et momentanément tombaient la nuit du 6 juin.

Le résultat fut à 24 kilomètres des plages britanniques.

Le résultat fut à 24 kilomètres des plages britanniques.

Le résultat fut à 24 kilomètres des plages britanniques.

Le résultat fut à 24 kilomètres des plages britanniques.

Le résultat fut à 24 kilomètres des plages britanniques.

Le résultat fut à 24 kilomètres des plages britanniques.

Le résultat fut à 24 kilomètres des plages britanniques.

Le résultat fut à 24 kilomètres des plages britanniques.

Le résultat fut à 24 kilomètres des plages britanniques.

Le résultat fut à 24 kilomètres des plages britanniques.

Le résultat fut à 24 kilomètres des plages britanniques.

Le résultat fut à 24 kilomètres des plages britanniques.

Le résultat fut à 24 kilomètres des plages britanniques.

Le résultat fut à 24 kilomètres des plages britanniques.

Le résultat fut à 24 kilomètres des plages britanniques.

Le résultat fut à 24 kilomètres des plages britanniques.

Le résultat fut à 24 kilomètres des plages britanniques.

Le résultat fut à 24 kilomètres des plages britanniques.

Le résultat fut à 24 kilomètres des plages britanniques.

LE JOUR LE PLUS LONG

A l'occasion du 50^e anniversaire du débarquement, Le Jour le plus long, incontestablement l'un des chefs-d'œuvre du cinéma américain, est pour la première fois disponible en cassette vidéo version colorisée.

Egalement nouvelle en France, une version originale sous-titrée en noir et blanc, chacun des protagonistes s'y exprime dans sa langue maternelle.

Ces cassettes exceptionnelles sont en vente en grands magasins, hypermarchés, supermarchés, vidéoclubs et dans les magasins spécialisés (Fnac, Virgin) ou par minitel au 36-15 Fox.



Si vous souhaitez recevoir chez vous la cassette vidéo du Jour le plus long, remplissez ou recopiez le coupon ci-dessous et renvoyez-le avec votre règlement à IDP-LE JOUR LE PLUS LONG, BP 95, 18200 SAINT AMAND MD

LE JOUR LE PLUS LONG

OUI, JE SOUHAITE RECEVOIR LA VIDÉOCASSETTE DU JOUR LE PLUS LONG dans la version suivante :

VERSION COLORISÉE, VERSION FRANÇAISE, FORMAT PAL ECRAN

VERSION NOIR ET BLANC, VO VOISIN-CLIQUE, FORMAT CINÉMASCOPE

CI-JOINT UN CHÈQUE DE 189F (169F+20F de port par cassette) À L'ORDRE DE IDP

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Code Postal : _____ Ville : _____

Télé : _____

6 juin 1944.

Merci aux amis de la France.

June 6 th 1944.

Thank you to the friends of France.



Photo Keystone-France

Galleries Lafayette.

Ce jour-là...

Ronald Reagan

« Il y a dix ans,
j'étais debout
sur ces mêmes
rochers »

Comme il est difficile de réaliser qu'un demi-siècle s'est écoulé depuis ce matin du 6 juin, quand les garçons des nations alliées s'étaient lancés tous ensemble dans la mer pour libérer l'Europe. Ces jeunes hommes avaient courageusement affronté leur mission : une mission qui devait restaurer l'indépendance en mettant un terme à une guerre à l'origine de sang.

Un moment où nos soldats débarquaient sur les plages de sable blanc, ils pouvaient apercevoir les falaises déchiquetées qui se dressaient devant eux. Que de pensées durant leur venir à l'esprit ! Pourtant, leur engagement a maintenu la démocratie et les droits de l'homme que les personnes en avant, vers ces sinistres rochers qu'il leur fallait escalader.

Il y a dix ans, j'étais debout sur ces mêmes rochers, au sommet de ces mêmes falaises de Normandie battues par le vent. Une profonde émo-

tion et une grande fierté envahissaient mon cœur à l'évocation de ces soldats déterminés qui avaient accepté d'échanger leur vie contre la paix. Leur exemple nous a inspiré et nous sont restés aujourd'hui comme les véritables champions de la liberté, à l'image des héros sans peur de tous les temps. C'est à leur foi, à leur immortelle loyauté, que nous devons notre héritage auquel nous devons continuer à croire.

Gardons à jamais en mémoire les valeurs pour lesquelles ces magnifiques soldats se sont battus et ont perdu la vie, en ce frais matin du 6 juin. Promettons d'ouvrir ensemble à présent la voie à la paix et la paix, dans ces tentes que nous transalpons, il y a cinquante ans, ces hommes qui ouvraient le chemin de la liberté.

Dieu bénisse chacun d'entre vous, chacun de ceux qui se souviennent. Puissions-nous ne jamais oublier !

Ancien Président
des États-Unis

Peter Townsend

« Le roi souhaitait se trouver aux côtés de ses soldats »

J'étais alors en service auprès du roi George VI, à Buckingham. Bien que je sus que mon frère Michael se trouvait, le 6 juin, sur le pont du *Waspie*, aux côtés du commandant du vaisseau, je passai quelques moments précis de ce jour historique sans doule pince que je n'étais qu'un humble membre de l'entourage du roi. L'ambiance fut pourtant inoubliable : on ressentit presque physiquement l'engagement de toute la Grande-Bre-

tagne auprès des armées alliées.

En revanche, je me souviens très bien que Churchill, qui déjeuna tous les mardis avec le roi, était à Buckingham le 13 juin. Avant de le conduire au dîner, il me demanda : « Quelle question ? Tâchez de lui demander des nouvelles de son fils, Randolph, qui avait rejoint la résistance yougoslave ? Ou valait-il mieux l'interroger sur le sujet des Anglais : le temps ? Finalement, je lui dis : « J'ai bien

peur que le baromètre ne baisse pas et me demande alors dans l'intervalle : « Pourquoi avez-vous peur ? Il est vrai que, huit jours après le débarquement, ce n'était pas le moment d'avoir peur. Depuis ce jour, j'avoue ne plus jamais avoir employé cette expression stupide.

Curieusement, je me souviens également du 4 juillet. J'avais accompagné le roi et sa famille au château de Windsor pour un week-end. Personne ne connaissait alors la date choisie par les Alliés pour le débarquement. Mais j'eus l'occasion de

consulter Churchill, le roi étant absent à la conversation. Je lui dis : « Pourquoi avez-vous peur ? Il est vrai que, huit jours après le débarquement, ce n'était pas le début des opérations, initialement prévu pour le 6 juin, avait été repoussé au lendemain, et il pensait aux milliers de soldats déjà entassés dans les navires, attendant l'ordre du départ.

À ce propos, il faut peut-être rappeler que le roi souhaitait se renseigner aux côtés des soldats du régiment de fusiliers marins qui lui avait, semble-t-il, exprimé son encouragement. Il s'en tint avec Churchill, qui lui dit :

« Moi aussi, j'ai songé à partie. Mais nous, vous n'en avez pas fin éventuelle comme une calamité : la mort ne fait pas peur aux garçons de cet âge, elle est une sorte de privilège épique.

En attendant, il fallait réservé les heures précédant le départ à l'intendance : rendre les livres, laisser les Chars, tenir à l'école le Charles Extrayat, aider les casiers et les vestiaires, empiler les malles qu'on transportait main dans sur des charrettes à bras jusqu'au domicile des correspondants.

De temps en temps, le crise sirénies interrompaient cette revue de détail, on descendait dans les caves, puis on remontait, ne rien entendre.

À la fin de l'après-midi, claire et dégagée de printemps, bien énervés par les heures de tension vécues depuis huit heures du matin, nous nous sommes retrouvés dans l'étude où s'entassaient papiers et cahiers inutiles. Le pion n'était pas là. Nous avons jeté des alumettes sur le tas de reliques, une ou deux fumigènes. Évidemment, brûler notre court passe, nous avons oublié d'allumer au réfectoire. La mitre tomba le feu montait, mais nous étions sûrs de le tenir en laisse.

Ancien commandant de la RAF

La porte s'est ouverte. Le surveillant et le proviseur sont entrés.

Ils ont donné un ordre, on a couru chercher des seaux d'eau pour interrompre notre office grasant. La première punition a été d'être privés de dinde pour interrompre notre office grasant. La première punition a été d'être privés de dinde pour interrompre notre office grasant. La première punition a été d'être privés de dinde pour interrompre notre office grasant.

En partant, le proviseur m'a dit : « Vous serez renvoyés demain matin. Vous êtes chargés d'éteindre les incendies (enrolés dans les équipes nationales, nous faisons partie de la « force passive »), et non de la « force active ».

Un pensionnaire, plus insistant que les autres, a répliqué : « Nous reviendrons après la libération. »

Le débarquement de Normandie avait bien signifié notre dernière classe.

Et nous nous trouvions... débarrassés du lycée auquel nous tenions tant.

Deux jours plus tard, je partais à pied pour la Bretagne, et j'allais longer, sans bien m'en rendre compte, les arrières du front allemand.

Romancier

Eric Ollivier

« La mort ne faisait pas peur aux lycéens »

Nous avions cours d'histoire. La première heure, ce matin-là. Nous vénération notre professeur qui nous avait donné, à chaque séance, une leçon d'impartialité, d'une année sur l'autre. Dans la salle voisine, le professeur de lettres, Georges Campion, avait attendu la débâcle de l'armée allemande fumant une cigarette qui ne quittait pas ses lèvres. C'était rituel.

Quand chacun fut assis à sa place, le maître nous annonça, avant d'entamer son cours, que, depuis un peu plus de deux heures, le débarquement avait commencé. Nous étions tous étonnés. Le matin était enfin venu. « Paul nous, cela ne faisait pas de doute, la libération du territoire débutait. »

Finalement, les stratégies commençaient à être les jeunes

gens à 16 ou 17 ans, nous étions sûrs que le dernier chef d'état-major de l'armée allemande avait été bien entamé.

Le professeur examina à vaux haute les différents développements possibles de l'intervention, puis il repassa aux choses sérieuses qui dépendaient de lui, la fin

du cours prévu au programme.

On échangeait des adresses et des promesses de retrouver, pour ceux qui auraient la chance d'échapper au carnage à l'issue de l'opération. Les cours paupieris, à la pointe du combat, préparaient, entraînaient, à sauter de 300 mètres, pour nous faire échapper à l'ennemi, tout au moins, sous leurs pieds. Le combat, la mort, la guerre, étaient à l'ordre du jour.

Nous étions des volontaires aux bûrets bleus, nous étions du commandement de France. Le 6 juin 1944, comme la plupart de mes camarades des bataillons de choc et des commandos, je me suis engagé, je longeais mon train, consigna-

cher la gorge de qui prétendrait nous barrer le chemin. Nous attendions, minute après minute, l'ordre de débarquer, mais on décida autrement : attendre aux côtes de Bretagne ou de Normandie. Notre heure viendrait plus tard, comme nous l'avait solennellement promis le général de Lattre, nous engageant à délivrer Toulon, les côtes de Provence.

Arrivés aux îles intérieures, évités, la plupart d'entre nous avaient déjà payé leur tribut à l'ennemi. Pour nous, la vengeance ne pouvait se différer. J'avais accompagné Diehlheim, le ministre de la Guerre, chez le général de Gaulle, solliciter du commandement pour nous combattre. « Non, il faut faire autre chose », avait répondu Horace Romano, qui avait caché ses ossements en tenant ses cheveux blancs, les plus vieux d'entre nous avaient trente-cinq ans, et les plus jeunes, trouvant leur état civil, soixante ans à peine ; alors, la patience ! Comme on attendait à l'entrée du camp, quand nous voyions, signe de liberté, de l'imminence du combat, le croiseur *Montcalm*, qui devait nous embarquer le 7 octobre ? Nous refusions d'attendre plus longtemps, de voir l'histoire de la liberté s'écouler sans nous.

Fait probablement unique dans l'histoire des armées, nous décidâmes de prendre en otages les responsables des commandements. Une revête ! Non pas pour échapper au feu, mais pour courir à la bataille. Notre volonté l'emporta : nous avons débarqué le 9 octobre, emportant notre longue marche vers le village de la Rhône et la Saône, pour parvenir au Haut-d'Auvergne. « Vous êtes partis en contrebande, mais je vous félicite », devait dire de Gaulle à Asier de la Vigne,

« Pruneau »,
Lucette, Odile
et Janine

L'avenir des commandos de France, ses épisodes souvent tragiques. Mais Destrem, l'épouse d'un de nos camarades, l'a contée dans un beau livre paru chez Fayard. Même si les dernières combats de novembre 1944 où l'ennemi anéanti, n'ayant plus qu'une à perdre, mordait au sang.

Plus présents que les faits d'armes, surgissent les visages si laides de ces hommes des commandos, venus de tous les horizons, rassemblés dans une même fraternité. Parmi nous, quelques femmes : « Pruneau », Lucette, Odile, Janine... Ils étaient tous volontaires, royalistes basques et cocos de Billancourt, ancien de la Légion cotoyant le capitaine marquis Stoeck de Winkel, ancien des forces armées d'Ossétie, excellents tireurs, mèdes à des notables vaillants, princes au poker. Ainsi Pierre Ruis, dont la condamnation à mort prononcée par la cour de Riom était affichée dans son village du Finistère. Ainsi l'aspirant Lucien Lévy d'Algérie, dont le corps fut retrouvé dans le voile, les bras étreignant un tronc d'arbre, les pieds arrachés par une mine. Ainsi le lieutenant Joachim du Bellay : attendant le débarquement de Normandie, il débarqua dans l'océan Atlantique, où il fut tué par un torpilleur allemand.

Le débarquement de Normandie avait bien signifié notre dernière classe.

Et nous nous trouvions... débarrassés du lycée auquel nous tenions tant.

Deux jours plus tard, je partais à pied pour la Bretagne, et j'allais longer, sans bien m'en rendre compte, les arrières du front allemand.

Romancier

Maurice Rheims

« Ils étaient tous volontaires, royalistes basques et cocos de Billancourt »

Nous étions des volontaires aux bûrets bleus, nous étions du commandement de France. Le 6 juin 1944, comme la plupart de mes camarades des bataillons de choc et des commandos, je me suis engagé, je longeais mon train, consigna-

ge ce que nous faisions, notre devoir, notre travail, que nous devions poursuivre des mois devant. Beaucoup d'entre nous sont morts, faillis dans les batailles aux crépuscules, mais nous, ils avaient choisi la Marche des commandos : le 6 juin, sur leurs montagnes. Une partie que leur existence sera plus forte que les deux années du 6 juin commando de

France. Apres la bataille, la si-
lence : par-dessus la ruée
d'un camion, nos hommes
lanceraient, deux par deux,
vingt-cinq coups de feu, des ca-
marades des nôtres.
Quelques semaines après
le grand débarquement, voilà
ce que nous faisions, notre de-
voir, notre travail, que nous devions
poursuivre des mois devant.
Beaucoup d'entre nous sont morts,
faillis dans les batailles aux
crépuscules, mais nous, ils avaient
choisi la Marche des commandos : le
6 juin servir sur leurs montagnes.
Une partie que leur existence
sera plus forte que les deux
années du 6 juin commando de
France.

Apres la bataille, la si-
lence : par-dessus la ruée
d'un camion, nos hommes
lanceraient, deux par deux,
vingt-cinq coups de feu, des ca-
marades des nôtres.



LE ROBERT

LE NOUVEAU PETIT ROBERT
La référence.

Le témoignage d'un Allemand

Ernst Jünger : mon jour « J »

L'écrivain, qui faisait partie des opposants à Hitler, était officier. « C'est sans doute le début de la grande attaque qui fera passer ce jour dans l'Histoire », avait-il noté dans son journal.

Grand ami de la France, mobilisé dans la Wehrmacht en 1939, Ernst Jünger, auteur illustré des *Salaisons de mort*, auteur également de *Contingent X*, se trouvait à Paris pendant l'Occupation. Son protecteur et ami le général Speidel, lecteur admiratif d'*Orages d'acier*, roman de la guerre des tranchées et best-seller des années vingt, l'avait affecté à

PAR FREDERIC DE TOWARNICKI

l'Etat-major au Service de contrôle du courrier militaire en dépit des relations étroites qu'il entretenait avec le maréchal Keitel.

Le 6 juin 1944, alors que Paris apprend peu à peu la nouvelle du débarquement, Jünger note dans son journal : « c'est là sans doute le début de la grande attaque qui fera passer ce jour dans l'Histoire. J'ai été quand même surprise et précisément parce qu'on en avait tant parlé. Mais pourquoi ce lieu, ce moment ? On en discutera, encore dans les siècles à venir. »

Depuis aujourd'hui fort bien qu'il a « raté » de peu au Quartier général de La Roche-Guyon l'arrivée des premiers rapports informant Speidel

de la présence de bâtiments ennemis au large de Cherbourg et de Caen.

Il n'a pas passé la soirée du

5 chez Speidel à La Roche-

Guyon justement, dans le château des ducs de La Rochefoucauld où Rommel avait pris ses quartiers. Speidel était devenu chef d'Etat-major du maréchal Rommel. - Jünger était déjà venu plusieurs fois au château convaincu avec Speidel de l'importance, sous les cieux normands, et il avait noté la présence dans la région de nombreuses batteries de DCA qui couronnaient les falaises. Mais ce soir-là, dit Jünger, Rommel n'était pas présent. Il devait partir le matin même en auto pour l'Allemagne, à Metzelingen, près d'Ulm, pour fêter l'anniversaire de sa femme. Je dois dire que son absence en ces heures où se déchaînait une telle bataille fut ressentie par



Durant toutes ces semaines qui avaient précédé le jour « J », Jünger avait été frappé par l'atmosphère de calme qui régnait autour de Speidel et de Rommel – son compagnon de « l'Ordre pour le Mérite » en 1914-18 (1) –, tandis qu'ils se préparaient dans l'ombre, « au cœur du typhon », les événements graves dont dépendait le destin de l'Allemagne. (Photo Kep)

certainement comme une fausse note, voire un mauvais présage.

Durant toutes ces semaines qui avaient précédé le jour « J », Jünger avait été frappé par l'atmosphère de calme qui

régnaient autour de Speidel et de Rommel – son compagnon de « l'Ordre pour le Mérite » en 1914-18 (1) –, tandis qu'ils se préparaient dans l'ombre, « au cœur du typhon », les événements graves dont dé-



pendait le destin de l'Allemagne. - C'est grâce à Speidel qu'il avait pu se réunir à Paris le petit cercle d'officiers courageux hostiles à Hitler, décidés à rester fidèles aux valeurs et à l'esprit chevaleresque. Ce cercle a constitué l'« Ordre pour le Mérite ». Speidel avait de la sympathie pour Rommel, mais malheureusement n'avait pas l'autorité nécessaire pour affronter les forces qu'il s'agissait d'affronter.

Et Jünger se remémore les heures du débarquement :

« J'avais quitté Speidel vers minuit pour regagner Paris, un trajet qui devait laborieux à cause des détruits détruits sur la Seine. C'est alors que j'aperçus Speidel qui venait de déposer une série de messages d'informant, entre autres, vers deux heures trente je crois, d'une attaque des parachutistes à Sainte-Mère-l'Eglise et à l'embranchure de l'Orne.

« J'appris par la suite

que l'état sortit cette nuit-là en raison d'une météo trop agitée – et que les troupes alliées, ayant débarqué à marée basse, étaient trouvées à découvert : champs de mines, débris de scie en béton, pieux, appels – Rommel, Spiegel et Pfeiffer, qui commandait la Manche avait été d'huile, et il ne s'était rien passé. Cette nuit-là, alors que le temps s'était fortement dégradé, les Alliés réussirent à tromper la vigilance du Commandement allemand. »

Bien des choses, remarque Jünger, sont à l'abri de la mémoire, choc ouverte, attaques surprises sur les voies de communication, les gares de triage, les dépôts de locomotives, Paris manquant de plus en plus de courant et de gaz.

« La semaine précédant le 6 juin j'avais moi-même observé sur les toits de l'hôtel Raphael l'évolution à grande hauteur

des bombardiers alliés visant les ponts de la Seine. Les bombardements avaient fait plus de cinq mille morts le jour de Pentecôte, atteignant un train blindé qui transportait aux coups des soldats Lafforgue. »

Tension grandissante qui n'empêche nullement Jünger de noter : « Avec tout cela, les rues sont toujours pleines de jolies femmes. Elles portent des chapeaux nouveaux, très hauts, en forme de turban. C'est la mode de la Tour de Babylone. »

La nouvelle du débarquement s'est propagée à Paris dès le matin. Et tandis que filtraient des nouvelles contradictoires, Jünger, dans l'agitation générale et après une rude journée, se plonge dans la lecture de *L'Histoire de Saint-Louis de Joinville*, écrivain, dit-il, « sur la voie du débarquement des croisés à Damiette... le 6 juin 1241 ».

Il admire ce jour-là la manière dont Joinville rend compte de l'Histoire, écrit dans tous ses détails l'épisode du débarquement des croisés sur la berge du Nil. L'expédition comptait au départ 120 grosses nefs et 1000 cents voiles transportant environ trente-cinq mille hommes. Mais une terrible tempête avait dispersé une partie de la flotte. « Joinville, souligne Jünger, appartient à cette famille d'historiens qui savent dépendre la condition humaine dans sa dimension la plus haute et avec toutes ses nuances, alors que l'historien positiviste ne saisit pas choses que ce qu'il peut en voir. »

Au cours de ces journées décisives les lectures de Jünger forment souvent des jeux de miroirs, riches en signes éclairants, avec les événements et les tragédies d'un siècle parqué par le nihilisme. « A la fin du mois de mai 1944, je finissais *L'Apocalypse*, lorsque ma femme me fit lire la lecture intégrale de la Bible commence en septembre 1941. » A propos de l'Apocalypse, il écrit : « Vision de l'univers où le prophète se tient plus haut que les rois et leurs entreprises » (3).

Mais le 6 juin fut aussi, à Paris, la journée où chacun, Allemand ou Français, supputait les chances, les succès, les raisons de la victoire ou de l'échec. S'agissait-il d'une manœuvre de diversion ? Jünger apprit bientôt que Speidel avait téléphoné à Rommel à l'aube et que le Maréchal, revenu d'Allemagne, était arrivé en auto à 16 heures à La Roche-Guyon. Il était alors « déconseillé » aux personnalités allemandes de haut rang de prendre l'avion en raison de l'évacuation de la supériorité aérienne des Alliés.

Blessé à Livarot le 7 juillet, rappelle encore Ernst Jünger, Rommel, soupprême par Hitler, fut contraint au suicide le 14 octobre et Hitler donna l'ordre d'organiser « un hommage » des funérailles nationales pour mettre fin aux combats de Mons-Lafforgue.

Tension grandissante qui n'empêche nullement Jünger de noter : « Avec tout cela, les rues sont toujours pleines de jolies femmes. Elles portent des chapeaux nouveaux, très hauts, en forme de turban. C'est la mode de la Tour de Babylone. »

La nouvelle du débarquement s'est propagée à Paris dès le matin. Et tandis que filtraient des nouvelles contradictoires, Jünger, dans l'agitation générale et après une rude journée, se plonge dans la lecture de *L'Histoire de Saint-Louis de Joinville*, écrivain, dit-il, « sur la voie du débarquement des croisés à Damiette... le 6 juin 1241 ».

F. de T.

(1) La plus haute décoration de l'armée allemande, créée par l'empereur II.

(2) La Plus Traduction Bannier Ed. de la Table Ronde.

(3) Journal de guerre. Ed. Julliard.

corse corsica ferries

JACKPOT 94

**2 Personnes
+ véhicule A/R
à partir de**

750 FF

(même en juillet et août)

La Corse par l'Italie!



Pour tous renseignements: votre agent de voyage ou Corsica Ferries.

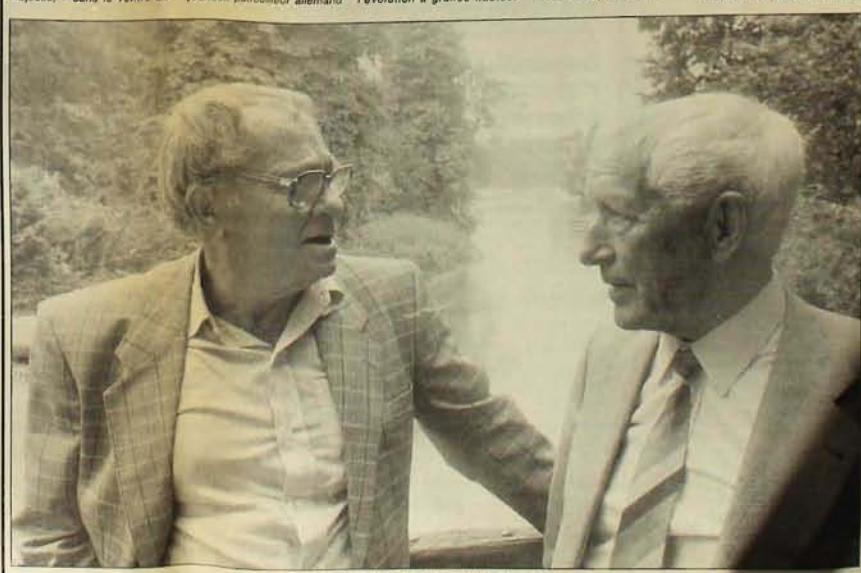
Corsica Ferries
B.P. 239 - 20294 Bastia
Tel. 95 32 95 95
Fax 95 32 14 71

Corsica Ferries
25, rue de l'Arbre sec
75001 Paris



corsica ferries

Tourship Group



Ernst Jünger et Frédéric de Tocnicki. (Photo K. Brancourt)



Un des rares Français à avoir débarqué en uniforme dès le 6 juin

Maurice Schumann raconte sa résistance... aux Américains

C'est lui qui a imposé, sur le terrain, la consigne du général de Gaulle : « Que la France ne soit pas traitée comme un pays libéré, mais comme un pays vainqueur ».

J'étais l'un des rares Français qui ont eu le privilège de débarquer en uniforme dès le 6 juin ; mais j'ai débarqué dans la deuxième vague du jour J. Les combats duraient encore, bien qu'ils ne fissent plus rage, et les plages étaient jonchées de morts et de blessés.

Mon premier souvenir est assez pittoresque. Il y avait devant nous un chameau de mines signalé par une panne lumineuse dans l'obscurité ultime. « Achung Miner ! Alors que nous nous interrogions sur la manière de gagner le sanatorium d'Asnelles, notre point de ralliement, nous avons vu arriver les deux premiers Français. Ils traversaient le champ de mines avec une grande aisance que nous n'étions pas arrivés à comprendre : ils étaient promenés dans le jardin du Luxembourg. Quand il furent parvenus jusqu'à nous, je m'adressai au plus âgé :

— Mais vous traversez un champ de mines ?

— Il n'y a pas de mines, répondit-il aussitôt. Voilà quelques jours, Rommel a passé une inspection, et les officiers allemands, fort en retard dans l'exécution du programme, ont préféré planter des pancartes : « Achung Miner ! » sur des terrains où il n'y avait pas de mines, plutôt que d'attirer les foudres du maléfique.

Ainsi sommes-nous arrivés au sanatorium d'Asnelles, sans écorches.

LE FIGARO. — Qu'avez-vous fait une fois débarqué en France ?

Maurice SCHUMANN. — J'avais une mission bien précise : prendre le plus rapidement possible contact avec les éléments avancés de la Résistance.

— Pourquoi ?

— Pour un motif simple, mais aussi très important : les Américains, suivis de plus ou moins bon gré par les Anglais, avaient décidé que les autorités administratives qui seraient éliminées au fur et à mesure de la libération de

pays seraient relevées non pas par celles qu'avait nommées, avec l'accord de la Résistance intérieure, le gouvernement d'Algier, mais par des officiers américains. On appela cela l'Amgol (gouvernement militaire).

Le dimanche de Pentecôte, précédant d'une semaine le débarquement, le général Koenig m'avait longuement réçu, et m'avait donné ces instructions : « Je mets mes bâtons de préserver que le général de Gaulle n'acceptera en aucun cas cette éviction : il compte sur la résistance française pour l'aider à faire en sorte que la France ne soit pas traitée comme un pays vaincu mais comme un pays vainqueur. »

Ainsi prévenu, j'étais donc délégué comme porte-parole de la France combattante pour reprendre le plus vite possible mes émissions de radio à partir du territoire français. Mais je tenais à être libre d'action. Je n'avais donc pas l'intention de correspondre de guerre, et je me présentais à mes interlocuteurs comme officier français.

Succès aléatoire sans la Résistance

— Qu'avez-vous fait au sanatorium d'Asnelles ?

— En fin d'après-midi du 6 juin, un jeune homme m'a abordé devant le sanatorium ; il avait pour mission de s'adresser au premier Français qu'il rencontrerait sur la plage du débarquement et de lui demander de se rendre le plus vite possible à l'église de Meuvaines.

J'ai aussitôt tenté de me rendre dans la soirée. En vain, ayant été repêché par une patrouille anglaise... Ce qui a fallu m'affirmer de graves ennuis.

Le lendemain matin, j'ai pu enfin rallier l'église de Meuvaines, où m'attendait Louis André, président du Comité de libération de l'arrondissement de Bayeux (et qui deviendra



Maurice Schumann : « En fin d'après-midi du 6 juin, un jeune homme m'a abordé devant le sanatorium d'Asnelles. Il avait pour mission de s'adresser au premier Français qu'il rencontrerait sur la plage du débarquement, et de lui demander de se rendre le plus vite possible à l'église de Meuvaines. »

plus tard sénateur du Calvados). Par son intermédiaire, j'ai pris contact avec toute la Résistance, mais je ne citerai que trois noms.

Raymond Triboulet, futur ministre et membre de l'Institut, qui sera à Bayeux le premier sous-préfet de la France libérée.

Guillaume Mercader, ancien coureur du Tour de France, qui me recevra à la fin de la matinée du 7 dans sa boulangerie, et dans sa maison, membre de ses groupes, lesquels le connaissaient mais ne se connaissaient pas entre eux... À noter que dans ce groupe figuraient deux institu-

trices laïques et un chanoine, organiste de la cathédrale de Bayeux !

Et, enfin, Lydie Jean-Roger, fille de l'ancien président du Conseil Albert Sarraut, à l'époque interné dans un camp de concentration. Pour ne pas déloigner nos pensées du combat, elle ne me confia pas immédiatement que son mari, Jean Gantet, lui aussi futur compagnon de la Libération et ministre du général de Gaulle, avait été arrêté le matin même.

— Le 14 juin, lorsque le général de Gaulle débarque sur le sol français, peut-on dire que la bataille est gagnée ?

— C'était le 12 juillet. Aux engagements pris avec lesquels étaient armés une force importante de l'intérieur composée de clandestins sortis de l'ombre, dont le chef était le commandant Léonard Gilles. La compagnie avait pris le nom de Scamorza, en hommage à l'héroïsme d'un jeune sous-préfet, ancien secrétaire général à la préfecture du Calvados, qui était mort sous la torture, l'année précédente à Ajaccio, sans avoir livré un seul nom ou le moindre renseignement. Notre commando était venu d'Angoulême, la compagnie de Léonard Gilles du territoire français. Jean Marin et moi lui serons toujours reconnaissants de nous avoir accueillis dans ses rangs.

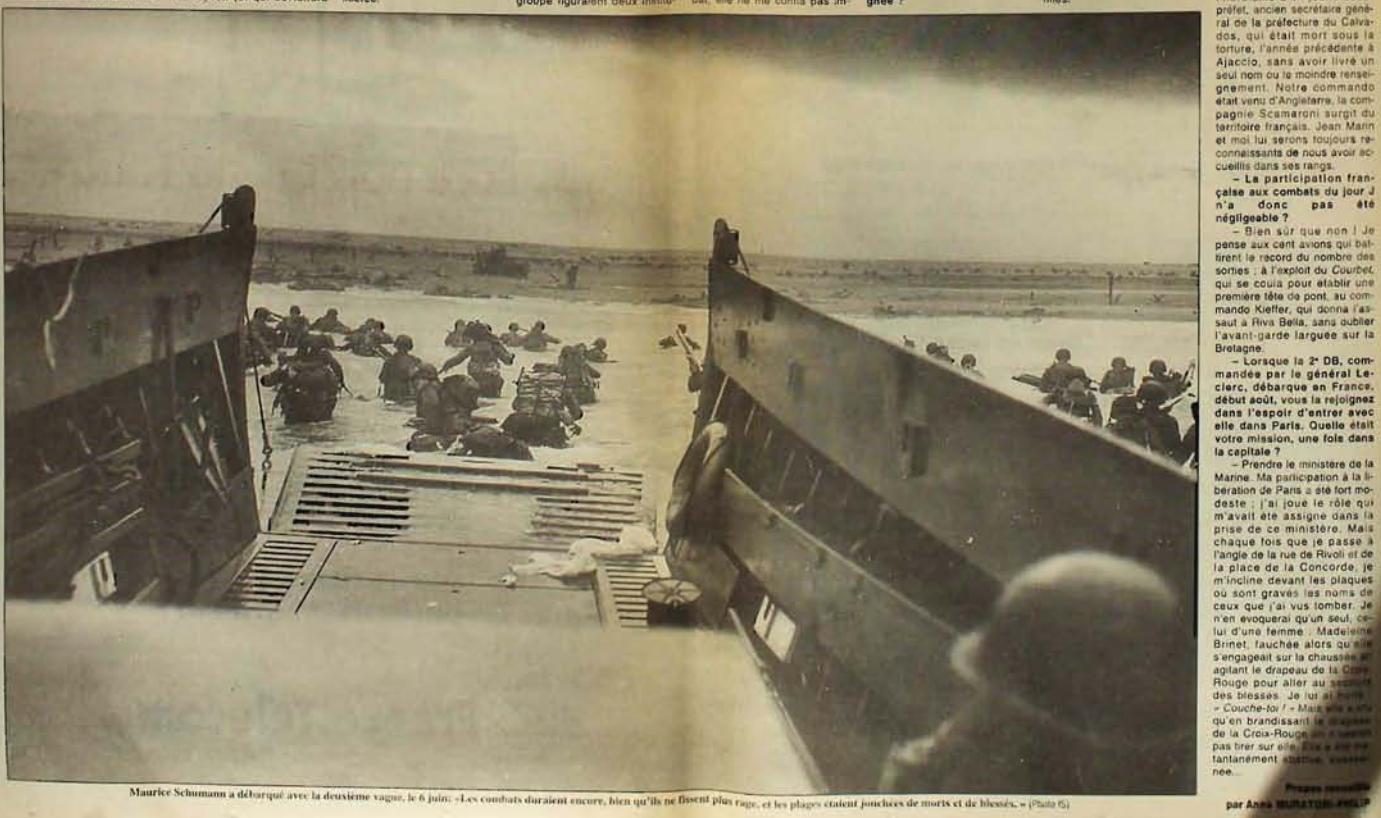
— La participation française aux combats du jour J n'a donc pas été négligeable ?

— Bien sûr que non ! Je pense aux cent avions qui battirent le record du nombre des sorties : à l'exploit du Courbet, qui se coula pour établir une première tête de pont, au commando de la Concorde qui assaillit l'île de Riva Bella, sans oublier l'avant-garde larguée sur la Brèche.

— Lorsque le 2^e DB, commandée par le général Leclerc, débarqua en France, début août, vous la rejoignez dans l'espoir d'entrer avec elle dans Paris. Quelle était votre mission, une fois dans la capitale ?

— Prendre le ministère de la Marine. Ma participation à la libération de Paris fut modeste : j'ai joué le rôle qui m'avait été assigné dans la prise de ce ministère. Mais chaque fois que je passe à l'angle de la rue de Rivoli et de la place de la Concorde, je m'incline devant les plaques où sont gravés les noms de ceux que j'ai vus tomber. Je n'en évoquerai qu'un seul, celui d'une femme : Madeleine Brinat, tauchée alors qu'elle s'engagait dans la résistance, et aidant le drapier de la Croix-Rouge pour aller au secours des blessés. Je lui ai dit : « Couche-toi ! » Mais elle a répondu en brandissant le drapier de la Croix-Rouge : « Non, je veux tantemment assister à l'assassinat. »

Photo reproduite par Agence MURATON-PHILIP



Maurice Schumann a débarqué avec la deuxième vague, le 6 juin : « Les combats duraient encore, bien qu'ils ne fissent plus rage, et les plages étaient jonchées de morts et de blessés. » (Photo G.)

Il ne faut pas non plus oublier l'attitude de la population normande. Les Anglais étaient là pendant ces heures difficiles. Bayeux était intact, mais Caen, Isigny, Lisieux étaient martyrisés. Et nous avions hâte de voir débarquer l'artillerie de campagne, pour qu'elle fasse taire les canons ennemis.

Lorsque la première batterie fut déchargée à Port-en-Bessin, je me suis empressé de la rejoindre. Le jeune capitaine qui la commandait m'interrogea : « Croirez-vous que nous sommes obligés de faire faire tout ça ? » Ce capitaine britannique s'appelait Edward Heath. Vingt-huit ans plus tard, lorsqu'il était premier ministre et qu'il occupait la charge de ministre des Affaires étrangères, nous nous sommes fréquemment rencontrés lors des négociations sur l'entrée de la Grande-Bretagne dans le Marché commun. Sa sourire suave et son ton de recours au jeu de mots nous conduisaient à l'abordage, il fit pour la première fois allusion à notre commun passé, avec une sorte de toute britannique : « Remember Port-en-Bessin ? My guns. » (Vous avez rappelé Port-en-Bessin ? Mes canons !)

L'exploit du Courbet

On vous retrouve ensuite au sein de la compagnie Scamorza, avec Jean Marin qui avait lui aussi débarqué dans un uniforme d'officier de marine.

— C'était le 12 juillet. Aux engagements pris avec lesquels étaient armés une force importante de l'intérieur composée de clandestins sortis de l'ombre, dont le chef était le commandant Léonard Gilles. La compagnie avait pris le nom de Scamorza, en hommage à l'héroïsme d'un jeune sous-préfet, ancien secrétaire général à la préfecture du Calvados, qui était mort sous la torture, l'année précédente à Ajaccio, sans avoir livré un seul nom ou le moindre renseignement. Notre commando était venu d'Angoulême, la compagnie de Léonard Gilles du territoire français. Jean Marin et moi lui serons toujours reconnaissants de nous avoir accueillis dans ses rangs.

— La participation fran-

çaise aux combats du jour J n'a donc pas été négligeable ?

— Bien sûr que non ! Je pense aux cent avions qui battirent le record du nombre des sorties : à l'exploit du Courbet, qui se coula pour établir une première tête de pont, au commando de la Concorde qui assaillit l'île de Riva Bella, sans oublier l'avant-garde larguée sur la Brèche.

— Lorsque le 2^e DB, commandée par le général Leclerc, débarqua en France, début août, vous la rejoignez dans l'espoir d'entrer avec elle dans Paris. Quelle était votre mission, une fois dans la capitale ?

— Prendre le ministère de la Marine. Ma participation à la libération de Paris fut modeste : j'ai joué le rôle qui m'avait été assigné dans la prise de ce ministère. Mais chaque fois que je passe à l'angle de la rue de Rivoli et de la place de la Concorde, je m'incline devant les plaques où sont gravés les noms de ceux que j'ai vus tomber. Je n'en évoquerai qu'un seul, celui d'une femme : Madeleine Brinat, tauchée alors qu'elle s'engagait dans la résistance, et aidant le drapier de la Croix-Rouge pour aller au secours des blessés. Je lui ai dit : « Couche-toi ! » Mais elle a répondu en brandissant le drapier de la Croix-Rouge : « Non, je veux tantemment assister à l'assassinat. »

Photo reproduite par Agence MURATON-PHILIP

Sous un déluge de feu venu de la mer et des airs, nos soldats franchissent les côtes normandes

Britanniques et Canadiens à Bernières-sur-Mer, avec le soutien de la marine, de bombardiers et de chasseurs.

A bord d'un destroyer anglais, au large de Bernières-sur-Mer, le 6 juin. Les canons de plus de 600 mètres ballesaux ne cessent de cracher leurs flammes. Des milliers de bombes.

PAR DESMOND TIGHE,

Correspondant pour le *Times* de presse anglaise.

Bombardiers vrombissaient au-dessus des hommes. Les chasseurs perçant par intermittence la couche nuageuse. La conquête de l'Europe occidentale commence.

Les plages au sud-est du Havre sont couvertes de débris éparpillés d'objets gris et noirs, visibles témoins de l'acharnement des hommes débarqués face aux défenses allemandes. A près de 7 kilomètres face aux plages de Bernières-sur-Mer, depuis le pont de ce destroyer de poche, je peux contempler une myriade de navires de toute taille.

L'air est assourdi par le bruit des bordées tirées par les navires et par l'impact des bom-

bourbillons de fumée jaune. Des navires porteurs de troupes s'agglutinent au large : véhicules amphibies d'assaut, à peine déposés dans l'eau, se dirigeaient vers la

plages de débarquement par la Royal Air Force durant la nuit. Un pionnage aérien depuis la mer par près de 600 navires de transport, croiseurs, destroyers et autres navires d'interception ; enfin, à la lumière du jour, une attaque massive de l'Air Force américaine juste avant les opérations de débarquement.

Alors que nous franchissons la Manche, hier dans la nuit, nous pouvions entendre le vrombissement des avions qui, vague après vague, approfondissaient les commandos vers leurs cibles. Nous étions alors notre pointe à 2 h du matin, à près de 25 km des côtes. Le bombardement de nuit était en cours : même à cette distance, avec le grondement des explosions, nous pouvions apercevoir les gigantesques éclairs rouges des impacts.

Les évolutions relatives après son coup inscrit dans le journal de bord. Le temps était froid, aussi émmitouflés de nos manteaux, d'épaisses

gaines en interne.

La flotte a atteint les côtes nord-ouest de la France sans subir de dommages : nous fa-

isons le débarquement des commandos vers leurs cibles. Nous étions notre pointe à 2 h du matin, à près de 25 km des côtes. Le bombardement de nuit était en cours : même à cette distance, avec le grondement des explosions, nous pouvions apercevoir les gigantesques éclairs rouges des impacts.

Les évolutions relatives

après son coup inscrit dans le journal de bord. Le temps était froid, aussi émmitouflés de nos manteaux, d'épaisses

gaines en interne.

Le 5 h 35 - A tribord, les croiseurs ouvrent le feu : parmi eux, nous reconnaissions le *Belfast* et le *Mauntius* ; ils utilisent des obus fracassants, et nous pouvons suivre la course des projectiles en direction de la côte.

5 h 45 - Les navires transports de troupes mettent à l'eau les véhicules de débarquement, les soldats sont déjà à leur bord. Rien que dans notre secteur on compte au moins 100 navires de toute catégorie. Le pionnage naval gagne en intensité.

Les cuirassés intervenaient : par notre bâbord, nous voyons le HMS *Warspite*, plus connu sous le sobriquet de *la vieille dame de Salerne*, qui fait feu de ses canons de 380 mm. L'*Orion*, le *Mauntius* et le *Black Prince* utilisent toute leur puissance de feu. Les destroyers font mouvement tout autour de nous.

5 h 50 - J'aperçois le premier éclair d'un tir de batterie côtière. Au-dessus de nos têtes, nous entendons le vrombissement rassurant de nos chasseurs. Le ciel est couvert, mais le plafond nuageux est assez élevé. Quatre Spitfires traversent le ciel pour le moment pas de chasseurs allemands en vue, car ces opérations ne fait que commencer, il semble que l'effet de surprise joue en notre faveur.

Les dragueurs de mines s'éloignent

5 h 55 - Par bâbord, je vois toute une file de péniches de débarquement avançant rapidement vers la côte. Les dragueurs de mines, masses grises qui se sont affrétées le long des plages, s'éloignent vers le large.

6 h 00 - La côte devient parfaitement visible. Les batteries allemandes ouvrent le feu contre nous : les croiseurs contribuent à éteindre leurs cibles terrestres. Une fois toutes récentes régates britanniques, type Captain Class, passe devant nous. Le bombardement naval continue, sur la côte, le feu ravage plusieurs endroits : des nuages de fumée noire s'élèvent sur des dizaines de mètres.

6 h 30 - Toute la flotte est en attente à près de dix kilomètres de la côte.

6 h 50 - Les destroyers se sont approchés des plages et bombardent toutes les cibles à leur portée. La file de péniches de débarquement nous dépasse : les soldats nous suivent. Le temps devient plus capricieux : le ciel devient gris et de gros nuages apparaissent. Spitfires et Aerocobras traversent le ciel.

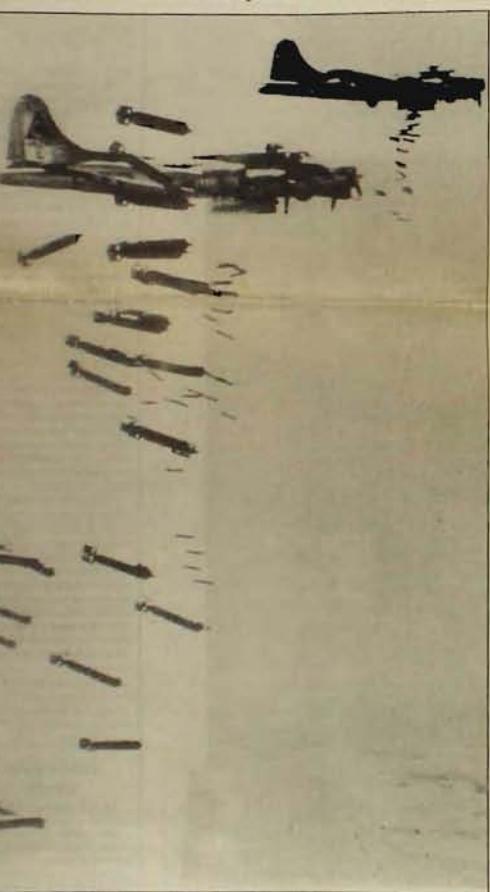
Arrive la première vague de bombardiers, des Fortresses, pour la plupart invisibles pour nous : partis à une vitesse de 400 km/h, nous sommes à 800 mètres de la côte, et un nuage de fumée nous empêche de voir. Le bruit de leurs moteurs, renforcé par le sifflement des bombes et les explosions d'obus est terrifiant. Toute la côte est désormais sous un bombardement intense : un chapelet de bombes éclate sur la plage face à nous, détruisant la ville. Un feu intense se déroule sur les Allemands, déversant leurs cuirassés, destroyers et autres navires. Le jour s'est cloqué : le distingué très bien le ciel du bateau de Bernières-sur-Mer. Nous sommes à 800 mètres de la côte, et un nuage de fumée nous empêche de voir. La ville : les habitations sont évidemment en ruine. La côte se rapproche : 700 mètres.

La première vague de péniches de débarquement bûche la plage : les baies françaises ennemis couvrent la plage de leurs « clairs rouges ». Les hommes sautent hors de leurs bateaux et s'avancent sur la sable. Les chars d'assaut débarquent. L'enfant est maintenant sur l'eau. Les Fortresses continuent leur bombardement au-delà des plages et tirent les feux. Par bâbord, un débarquement de poche entre dans une baie française : les hommes avancent vers leur cible. Ils sont perdus dans la confusion de leur cible. Nous partons en patrouille.

6 h 27 - Le bombardement continue. Nous prenons la route de la baie de la Mer. Le vent est fort, et nous positionnons le bruit des canons nous attirent difficilement.

5 h 33 - Nous approchons à petite vitesse, la côte nous apparaît sous la forme d'une ligne grise.

5 h 25 - Le 6 juin, à 7 h 25 du matin, j'ai pu distinguer la première vague d'assaut battant contre le sable les hommes se dispersant rapidement. Les chars d'assaut sont engagés, les croiseurs longent la côte, déversant un déluge de feu sur les positions à conquérir. Leurs canons tonnent, abandonnant dans l'atmosphère des



Une vague de bombardiers, des Fortresses volantes, lache un chapelet de bombes.

(Photo: Archives photos France)

bombardements. Sur les plages, piégées par des obus de 100 et même de 400 mm, des flammes géantes projettent en notre direction de véritables serpents de feu. En moins de 2 000 tonnes d'explosif ont explosé sur la plage.

Les chasseurs à l'affût

A 7 h 25 du matin, grâce à des jumelles, j'ai pu distinguer la première vague d'assaut battant contre le sable les hommes se dispersant rapidement. Les chars d'assaut sont engagés, les croiseurs longent la côte, déversant un déluge de feu sur les positions à conquérir. Leurs canons tonnent, abandonnant dans l'atmosphère des

mouffles protégeant nos mains, nous regardant l'autre faire son appontement, l'avion prenant alors toute son intensité. Les horaires sont indiqués en heures d'été britannique

5 h 07 (du matin) - Nous sommes à 12 km de la position basse pour le débarquement.

5 h 20 - A travers la lumiére grise de l'aube, un nombre incalculable de navires de guerre prennent forme sur notre horizon.

5 h 27 - Le bombardement continue. Nous prenons la route de la baie de la Mer. Le vent est fort, et nous positionnons le bruit des canons nous attirent difficilement.

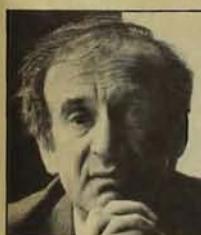
5 h 33 - Nous approchons à petite vitesse, la côte nous apparaît sous la forme d'une ligne grise.

5 h 45 - A 7 h 45, nous sommes à 800 mètres de la côte, et un nuage de fumée nous empêche de voir. La ville : les habitations sont évidemment en ruine. La côte se rapproche : 700 mètres.

La première vague de péniches de débarquement bûche la plage : les baies françaises ennemis couvrent la plage de leurs « clairs rouges ». Les hommes sautent hors de leurs bateaux et s'avancent sur la sable. Les chars d'assaut débarquent. L'enfant est maintenant sur l'eau. Les Fortresses continuent leur bombardement au-delà des plages et tirent les feux. Par bâbord, un débarquement de poche entre dans une baie française : les hommes avancent vers leur cible. Ils sont perdus dans la confusion de leur cible. Nous partons en patrouille.



Sous le grondement des explosions, les américains débarquent sur la plage. (Photo: Archives photos France)



50^e ANNIVERSAIRE DU DEBARQUEMENT

“Un être humain est libre non quand l'autre ne l'est pas, mais quand l'autre l'est aussi.”

“Le Débarquement restera dans l'Histoire comme un miracle profondément humain, car il comportait sacrifices et promesses transformés en espérance pour une Europe assombrie et emprisonnée. Or, nul combat n'est plus

urgent, intemporel et noble que celui mené au nom de la liberté, celle de soi et, plus encore, celle d'autrui. Un être humain est libre non quand l'autre ne l'est pas, mais quand l'autre l'est aussi.”

ELIE WIESEL
Prix Nobel de la Paix

La Basse-Normandie, dont les plages ont ouvert la voie de la Liberté il y a 50 ans, a toutefois donné la parole à ceux qui luttent pour la dignité humaine. Merci à eux.

REGION BASSE-NORMANDIE, un espace pour la liberté.

Deux Allemands, deux Américains, un Anglais :

Von Rundstedt feld-maréchal de la dernière contre-offensive allemande

Ce haut responsable de la Wehrmacht fut de presque toutes les batailles. Opposé à Hitler il restera cependant loyal.

Gerd von Rundstedt, feld-maréchal allemand, fut, de la campagne de France (1940) à la contre-offensive du Reich face au débarquement allié (1944), en passant par la campagne de Russie, de presque toutes les batailles importantes de la Seconde Guerre mondiale.

Ce haut responsable de la Wehrmacht, qui déclara n'éprouver aucune sympathie pour le régime hitlérien, resta néanmoins fidèle à sa conception de la discipline et ne participa pas au complot des officiers allemands faciaux de juillet 1944. Né en Saxe, à Aschersleben, le 12 décembre 1875, von Rundstedt reste dans la Reichswehr après la défaite de 1918 et gravit régulièrement les échelons de la hiérarchie militaire. Nommé commandant de la circonscription militaire de Berlin, on lui confie en 1935 le commandement du 1^{er} groupe d'armées. D'importants changements dans le haut commandement et la mainmise hitlérienne sur la direction de l'armée l'amènent à prendre sa retraite en 1938. À l'issue de cette éclipse, il est nommé commandant du groupe d'armées A en 1939, et participe à l'élaboration du plan qui assurera la victoire de la Wehrmacht dans la campagne de France, en 1940.

70 ans lors de l'offensive alliée

Lors de la campagne de Russie, il prend la tête du front méridional, s'empare notamment de Kiev et de Kharkov, tandis que ses troupes envahissent Odessa. Von Rundstedt, qui avait mesuré dès le début de l'invasion la capacité soviétique de résistance, s'opposa aux ordres d'offensive fantomme lancés par Hitler et démissionna le 30 novembre 1941.

Réhabilité, nommé commandant en chef à l'Ouest en janvier 1942, il ne put empêcher, deux ans et demi plus tard, le débarquement allié en Normandie. Allant sur ses 70 ans au moment de l'offensive alliée, il tint sous ses ordres les chefs des groupes d'armées B et G, ce dernier ayant pour tâche de défendre contre toute tentative de débarquement la partie de la côte atlantique allant d'Hendaye jusqu'à la rive gauche de l'embouchure de la Loire et le littoral français de la Méditerranée. Le groupe B contrôle l'immense territoire allant de l'extrême occidentale de la Bretagne jusqu'à la frontière orientale de la Hollande.

Après le débarquement, von Rundstedt fut remplacé par von Kluge dès juillet. Légaliste, il ne rejoignit pas la conjuration militaire du 20 juillet 1944. Rappelé en septembre, il lança la dernière offensive allemande dans les Ardennes, écrasée par la supériorité de l'aviation américaine. Interné à la fin de la guerre par les Anglais, von Rundstedt fut libéré en 1949 et mourut à Hanovre le 24 février 1953.



Pour célébrer le 50^e Anniversaire du D.Day,
Mme Gondrée-Pritchett, propriétaire du Pegasus Bridge Café Gondrée,
aura parmi ses invités d'honneur, The Famous Grouse.



THE FAMOUS GROUSE
LE WHISKY ÉCOSSAIS PRÉFÉRÉ DES ÉCOSSAIS

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. CONSOMMEZ AVEC MODÉRATION

Erwin Rommel, de l'Afrika Korps à la défaite

En janvier 1944, il commande le groupe d'armée B, entre la Hollande et la Loire. Il se rend compte que l'Allemagne ne peut plus gagner la guerre.

Le maréchal Erwin Rommel, le meilleur général stratégique du III^{re} Reich, fut, dans ses dernières fonctions, l'organisateur sans illusion de la résistance allemande face à l'offensive anglo-américaine décisive de juin 1944. À la tête de sa division blindée, en mai 1940, il enlève les armées françaises chargées des défenses de la Meuse. Nommé chef du corps expéditionnaire allemand en Libye l'année suivante, il se distingue pour son génie de manœuvrier qui lui vaut le surnom de « Renard du désert ».

Né le 15 novembre 1891 près de Herrlingen, une petite ville du Wurtemberg, Erwin Rommel obtient le grade d'aspirant en 1910. Formé par l'école militaire de Dantzig, il est promu lieutenant en 1912. Pendant la Première Guerre mondiale, il est grièvement blessé en Argonne, mais retourne au front dès 1915. Envoyé en Roumanie et en Italie dans un régiment de montagne, il s'illustre lors de la bataille de l'Isonzo et décroche la plus haute décoration militaire allemande, l'ordre pour le Mérite.

En 1918, études à l'université de Tübingen, il adhère très tôt aux thèses du national-socialisme.

Promu lieutenant-colonel à l'école de guerre de Postdam, puis colonel en 1937, il figure au nombre des officiers allemands les plus opérationnels lorsque la Seconde Guerre mondiale éclate. Le 1^{er} février 1941, nommé chef du corps expéditionnaire allemand en Afrique du Nord, le général Rommel prend le commandement des troupes en Libye.

Le 24 juillet 1942, il combat la Cyrénacque jusqu'à Sollum, et, en novembre suivant, repousse les troupes adverses sur Alm el-Gazala. Le 22 juin 1942, le Führer lui confère le grade de General-Feldmarschall. D'abord attaché au commandement en chef des forces allemandes d'Italie du Nord, Rommel est ensuite chargé par Hitler d'une longue mission d'inspection du mur de l'Atlantique.

Grièvement blessé le 17 juillet 1944

En janvier 1944, on lui attribue le commandement du groupe d'armée B qui comprend toutes les forces allemandes situées entre la Hollande et la Loire. Dans ces nouvelles fonctions, Rommel se rend compte que l'Allemagne ne peut plus gagner la guerre, et, dès février 1944, est sollicité par le groupe d'officiers qui prépare le complot contre Hitler. Mais, grièvement blessé le 17 juillet 1944 dans la bataille du débarquement par un pilote britannique qui maltraite son véhicule, il ne peut apporter son aide aux combats du 20 juillet.

L'enquête menée par la Gestapo révèle sa participation au complot. Hitler renonce à faire juger le décapitateur Feldmarschall, mais lui fit transmettre l'ordre d'empoisonner avant qu'il eût enterrer des funérailles nationales. Les carnets de Rommel ont été publiés le 23 octobre 1945 sous le titre « La Guerre sans haine » (1953).

cinq acteurs du jour le plus long

Le maréchal Montgomery, d'El-Alamein aux plages de Normandie

« Monty »
avait
déjà
remporté
une victoire
contre Rommel
à El Alamein.

Auréolé de sa victoire à El-Alamein, lace aux succès d'Rommel, et de ses succès en Italie, le maréchal britannique Bernard Law Montgomery arrive à Londres en janvier 1944 avec une nouvelle mission : commander les forces terrestres qui allaient débarquer en Normandie quelques mois plus tard. Une mission à haut risque pour Monty... comme ses hommes avaient fini par le surnommer, qui avait pour charge de mettre au point les opérations sur les plages le Jour J, puis à l'intérieur des terres dans les semaines qui suivraient.

— Monty n'était cependant pas le premier choix pour commander Overlord, a écrit l'historien Alastair Horne, dans une biographie du maréchal : « Le commandant suprême des forces alliées, l'Américain Dwight Eisenhower, avait fait savoir qu'il préférait un général britannique, comme Montgomery, aux manières de gentleman, mais également plus maîtrisable, pour être son subordonné ». Maîtrisable, Montgomery ne l'était certainement pas.

Ne à Londres en 1887 dans une famille modeste et particulièrement austère qui s'installa en Tasmanie, où son père voulait d'abord être nommé évêque, le jeune Bernard Law était un garçon rebelle et désobéissant, pourvu pour cela d'un caractère de malice et de rancœur. « J'ai eu une enfance malheureuse », devait-il résumer. Marié à 39 ans avec une veuve qui lui lonna un enfant, David, Montgomery perdit sa femme, victime d'une septicémie provoquée par une piqûre de dinde, en octobre 1937. De l'hiver de son frère Brian, Montgomery « se rappela avec une profondeur étonnante » avoir étudié de ses montagnes. Montgomery avait le

don des remarques assassinantes que vous faites des ennemis pour le reste de votre vie. D'autres tu reprochais surtout une ambition excessive. Une blague de l'époque met ainsi en scène Winston Churchill et son rôle : George VI. Le premier ministre était dit au souverain : « Je suis très inquiet, je pense que Montgomery va me faire perdre ma place. » Ce dernier lui répond : « Ah ! Vous me rassurez, je crois qu'il était la moitié qui l'brigait. »

— Monty — est, en tout cas, un soldat qui sait ce qu'il veut. Sa première décision, après sa prise de fonctions en janvier 1944, est de mettre à point les plans soigneusement préparés par les États-majors depuis 18 mois. Pour lui, la tâche

de pent sur les plages est rapidement étrôlé, et la première vague est accueillie d'attaquants, avec trois divisions seulement, trop faible. Ainsi, malgré le débarquement réussi, la confusion règne plus à l'intérieur que de l'extérieur. Au mieux, dans le débarquement réussit, mais au pire, aux Allemands nous taillent en pièces, estime-t-il.

couvra le flanc droit, alors que Bradley se dirigea vers Paris. Mais, même s'il ne sera pas totalement respecté, notamment pour la prise de Caen qui se révélera plus difficile que prévu, ce plan aboutira quand même à la libération de la Normandie.

Jusque avant le débarquement, Montgomery, qui avait pour habitude de dire à ses hommes que « ce n'est pas des plus précieux qu'ils luttent », non pas leur fusil, adresse ce message aux 39 divisions sous ses ordres : « Le temps est venu d'infiger à l'ennemi un coup terrible. Bonne chance à chacun d'entre vous. Et bonne chance sur le Continent ! »

où il devient le général major général. Là, il prend une part capitale à la préparation du plan de reconquête de l'Europe sous les Allemands.

En novembre 1942, il dirige le débarquement américain en Afrique du Nord. Nommé commandant allemand dans ce secteur, il dirige la conquête de la Tunisie, puis les débarquements en Sicile et en Italie (1943).

corps expéditionnaire allemand. Nous devons faire tout ce qui est possible pour minutieusement l'organiser, tâche délicate tant sur le plan diplomatique et politique que sur le plan militaire. Il nous faut nous acquitter à la satisfaction générale des alliés des Etats-Unis.

UNIVERSITAIRE DU DEBARQUEMENT

**Omar Bradley, de West Point
au débarquement de Normandie**

*C'est lui
qui a commandé
l'armée américaine
la plus importante
en 1944.*

Omar Nelson Bradley, surnommé le « général des GI », est l'un des chefs militaires américains qui, au même titre qu'Eisenhower, Patton ou Mac Arthur, ont fait l'histoire durant la Seconde Guerre mondiale.

A color portrait of a young man in a military uniform. He is wearing a dark green M1 helmet with three silver stars on the front. He is also wearing a dark green scarf with a textured pattern. He is smiling at the camera. The background is a plain, light-colored wall.

première épreuve du feu en Tunisie, où on l'envoie pour remplacer le général George Patton à la tête du 2^e corps d'armée. Avec les forces britanniques, il s'empare de Bizerte le 7 mai 1943 et pulvérise la redoutable armée du maréchal Rommel, l'Afrika Korps. Puis il participe durant l'été suivant à la conquête de la Sicile.

en Normandie à la tête de la 1^{re} armée américaine et reçoit en août 1944, le commandement du 12^e groupe d'armées qui libère la Bretagne puis se porte vers le Rhin, prend Trèves, Cologne et pénètre profondément en Allemagne jusqu'à l'Elbe où il établit une jonction avec les Soviétiques.

suite président du comité des chefs d'état-major (1944-1953). En 1951, il publie ses mémoires, *A Soldier's Story*. Retourné à la vie civile en 1953, il devient conseiller technique de la 20th Century Fox pour le film consacré au général Patton. Ce qui lui donna l'occasion de revoir les

mandie, comme il devait encore le faire en 1974, puis en 1979, en assistant aux cérémonies commémorant les 30 et 35^e anniversaires du Débarquement.

La
8 10

BASSE-NORMA

L'action humanitaire et la tolérance ne se définissent pas en fonction d'opérations massives des organisations non-gouvernementales internationales : cela commence avec chacun de nous, au sein de la famille, des amis et des voisins. Votre engagement pour la protection des droits de l'homme au niveau individuel améliorera la qualité de la vie, pour vous-même, pour vos semblables, et pour les générations à venir. Pratiquez la liberté pour vous-même. Et pour les enfants de nos enfants."

BARBARA HENDRICKS
Présidente de la Fondation "Children Action"

LA CLASSE NORMANDIE

Première mission de l'aviation française au-dessus de la Normandie



Adalbert de Segonzac, président de l'association des Forces aériennes françaises libres (FAFL), (98)

« Nous étions furieux car nous n'avions pas tiré un seul coup de feu, raconte Adalbert de Segonzac. L'aviation ennemie était inexisteante ».

Grand, longiligne, les yeux clairs, Adalbert de Segonzac, 82 ans, officier de la Légion d'honneur, croix de guerre Distinguished Flying Cross (DFC), est président de l'association des Forces aériennes françaises libres (FAFL). Pilote de chasse, il participe le 6 juin 1944, dès l'aube, avec ses camarades d'escadrille, à la couverture du Débarquement allié sur les plages de Normandie.

LE FIGARO. — Comment avez-vous rallié les FAFL ?
Adalbert de SEGONGAC. — En 1940, je servais dans la cavalerie, dans un Groupe de reconnaissance de division d'infanterie.

connaissance de division d'in-

anterie (GRI). Comme j'avais un brevet anglois de pilote civil, qui n'a pas d'équivalent en France, on m'avait mis sur des sous-codes que ce paraissait résoudre le mieux à un avion. J'assis une partie de la guerre et je suis arrivé au Royaume-Uni en 1941 par le Maroc, via Tangier et Gibraltar. Le général de Gaulle m'a reçu trois jours après mon arrivée et m'a dit : « Vous êtes arrivé comme journaliste à "La Marseillaise". » La Marseillaise était l'hébdomadaire du quartier général. J'ai protesté avec véhémence : « Je ne suis pas venu pour ça ! » Mais de Gaulle a répliqué : « Faites ça pendant six mois et puis nous verrons. »

Des larmes
plein les yeux

— Quand avez-vous été averti du Débarquement ?

— Le 5 juin au soir. Nous avions formé une escadre française comprenant un groupe de

BBBROS REÇUEILLIS PAR PIERRE PARCOURT

fecté à l'escadron de chasse Ci-gognes et régna une camaraderie merveilleuse.

- Les aviateurs des **FAF** étaient tous des volontaires ?

- Absolument. Beaucoup avaient devancé l'appel du général de Gaulle et régnait l'Angleterre en prenant, la plupart d'eux, un bateau pour échapper aux nazis. Ils étaient tous des hommes libres et un groupe d'Afrique du Nord. C'est le colonel Malan qui la commandait, un des grands as de la bataille d'Angleterre ; ce qui était un honneur pour l'escadron français et une reconnaissance de ses qualités. Et, le 5 juillet vers 21 h 30, nous sommes convio-

temps, des risques extraordinaires. Pour eux, la guerre continuait en dépit de l'Armistice. Un ancien officier de la Première Guerre mondiale, le commandant Pinot, dirigeait une école qui formait des pilotes pour l'armée de l'air.

qu'à dans le « briefing room » par Malan : « Messieurs, les Allemands débarquent demain matin à *S. Neufchâtel en Normandie*. J'avais des larmes plein les yeux, comme tous les copains. »

La première patrouille, dont j'étais, a décollé à 4 h 30 le 10

Les jeunes pilotes français étaient dès assimilés à la RAF. Puis, en 1941, de Gaulle créa l'Armée de l'Air et une aviation française libre. Il a obtenu de Churchill la formation des groupes français libres indépendants, sous contrôle et suivant la stratégie de la RAF. Mais aussi commandement d'officiers français. Nous étions donc les seuls en Grande-Bretagne à faire partie de l'armée de l'air française bien forcée. Fin 1942, nous étions environ 200 navigateurs. L'avant, hau-

Vers midi, nous sommes ressortis pour protéger les parachutistes et les troupes aéroportées qui débarquaient près de Ouistreham. Nous nous sommes alors mieux rendus compte de ce que se passait d'abord, en oyant des chars allemands débarquer sur la plage jusqu'à 20-25 kilomètres à l'intérieur des terres. Au cours de la mission, qui a duré environ 45 minutes, nous avons mitraillé les chars et les convois allemands, les armes anti-allemands dont certaines étaient installées dans des maisons sur le front, avaient commencé à tirer.

12 avions.
Les Anglais avaient beaucoup d'estime pour les aviateurs français et ne nous ont pas donné des missions de second rôle mais des rôles importants dans le dispositif de l'offensive allemande. Les pilotes français étaient très bons et participaient à des opérations de préparation du Débarquement. Les Britanniques n'avaient pas envie qu'ils nous réussissent nos missions.

Orme. Mais toujours pas d'avions allemands. Nous n'avions pas rencontré que deux avions allemands dans toute notre tournée qui cherchaient près de Caen, et qui cherchaient à s'enfuir. Un d'eux a été abattu.

Notre dernière mission, enfin d'après-midi, a eu lieu dans la pénoméne naissante. Nous escortions les planeurs et leurs remorqueurs jusqu'à Ostende.

Le train de planieurs était composé de quatre voitures reliquaires sur lesquelles étaient litées deux ou trois planiers. En arrivant sur les côtes de France, nous avions l'impression de tomber dans une chaîne d'artistes se déroulant dans ce sens. La veillée fut à son comble. C'était effrayant et impressionnant, les planieurs s'écrasaient dans les champs ou étaient égorgés par le Lufwaffe. Le Flak, la DCA allemande, restait puissante et meurtrière.

... protégeant les têtes de pont et attaquant les colonies anglaises pour les empêcher de rejoindre le front de Normandie. Le groupe des bombardiers fourds, la Tunsie et la Guyenne, basées sur Halifax, vont pilonner systématiquement les batteries allemandes.

mois de guerre ayant l'éclatissement final du III^e Reich.

Zippo se souvient...



Le 6 Juin 1944
les Héros du Débarquement rallumaient
la Flamme de la Liberté.

Zippo leur dédie cette collection commémorative "D-Day".

zippo

Garantie à vie - Made in USA



Pour recevoir le **Guide du Collectionneur** 96 et jouer avec Zippo, téléphoner au 16-62-52-45.

D'abord une victoire des services secrets britanniques

Rien n'a été négligé pour convaincre les Allemands que le débarquement aurait lieu dans le Pas-de-Calais.

Cinquante ans après, on s'imagine volontiers Hitler et les siens déstabilisés par la persécution des pouvoirs du « second front » et désemparés jusqu'au fatalisme 6 juin, que l'épreuve leur serait épargnée. Rien de plus faux. Le Führer souhaite le Débarquement parce que celui-ci représente sa dernière chance, sinon de remporter la victoire totale, du moins d'obtenir une paix pour lui satisfaisante.

PAR



Gilles
PERRAULT

Le 20 mars 1944, il convoque les chefs de ses armées à l'Ouest et leur déclare : « Les divisions actuellement stationnées en Europe nous font défaut en Russie. Il faut que nous les transférons lâchement au sein de la décision contre l'Allemagne. Il faut réussir à obtenir un renversement complet de la situation. L'issue de cette guerre et le destin du Reich dépendent de chaque combattant du front de l'Ouest, théâtre d'opération n° 1 du conflit. »

Calcul stratégique lucide, si une tentative anglo-saxonne

aboutit à un nouveau Dünkirchen, la Wehrmacht pourra bloquer le rouleau compresseur soviétique grâce aux 30 ou 40 divisions dévouées disponibles. Anglais et américains seront malmenés mais, dans une nouvelle opération avant dix-huit mois au moins. Les V 1, opérationnelles dès juin 1944, s'abattront en pluie serrée sur leurs concentrations de troupes et leurs ports. Risques de défaite et de déportation antifasciste, risque fort de n'être pas resté. Staline qui, depuis trois ans, réclame à cor et à cri l'ouverture du « second front », pourra bien se laisser tenter par une reddition du pacte germano-soviétique et si-gar.

Condition nécessaire et suffisante pour une victoire allemande à l'Ouest : décoverir où et quand l'assaut va frapper.

Malgré leur écrasante supériorité en hommes et en matériel, les chefs alliés savent que le succès d'Overlord tient au moins à 70 % à la date et au lieu. Les succès d'Overlord sont nombreux : 70 % ne pose pas de problème. On réussit toujours à débarquer. (Qui pourront les 75 malheureux troupes allemandes qui défendent Utah Beach contre la 4^e Division américaine appuyée par la flotte de combat et l'aviation de l'air ?) Mais, surtout de renforcer. Or les Allemands disposeront des réseaux rouliers et ferroviaires français, tandis que les Alliés en seront réduits à la voie maritime, infiniment plus lente. Pour Eisenhower, les jours les plus longs commenceront à partir de J + 3. Ses stratèges doivent donc disposer dans le Rundstedt pourront disposer, pour sa contre-offensive de 18 à 20 divisions, dont 8 blindées, alors que les Alliés n'auront sur le continent que 13 divisions, dont les éléments de 2 blindées. Pour

L'armée fantôme de Patton

Les services américains encore adolescents, ce fut une victoire anglaise, et une victoire totale. La capture des archives allemandes a permis de vérifier que le contre-espionnage britannique avait neutralisé la logistique des agents infiltrés en Angleterre. Mais plus bêtes sont pendus : les autres, renommés, intoxiquèrent les anciens officiers allemands : la date, ils étaient profus mais contradictoires. Quant au lieu : Norvège ou Pas-de-Calais ? Une armée fantôme, censée être commandée par le prestigieux Patton, fut créée dans le Kent, face au Pas-de-Calais, grâce à un intense trafic radio évidemment capté par les services d'écoute allemands. Les journaux locaux rendirent compte de matches de football entre deux sélections civils et militaires, et oublièrent les lettres furibondes de casteurs s'indignant des présomptions qui bousculaient la campagne depuis l'arrivée des hommes de Patton. (Parmi les diplomates neutres en poste à Londres, des sympathisants de



Malgré leur écrasante supériorité en hommes et en matériel, les chefs alliés savent que le succès d'Overlord tient à un pari : la date et la date du débarquement. (Photo Unspaph)

A ce débarquement, l'ennemi réussira à photographier les divisions blindées stationnées face au Pas-de-Calais et composées de tanks en caoutchouc gonflable qu'on transbordait à travers le Kent. Pour n'importe quel observateur, il était clair que de bon sens, la déduction s'imposait avec une irrésistible logique : ils attaquaient dans le Pas-de-Calais. Et Gerd von Rundstedt était homme de bon sens.

Dans cette bataille secrète, les services allemands croyaient disposer, au départ, d'une arme absolue : la Résistance française dont ils avaient infiltré maints réseaux. Ils étaient censés être découverts grâce à leurs informateurs, le secret du jour J. C'était compter sur le manque de discipline des Britanniques, qui relâchaient au contraire les résistants qu'ils contrôlaient pour intoxiquer l'ennemi, à la fois sur la date et sur le lieu. Beaucoup capturés et torturés, moururent en croyant avoir livré la date essentielle : septembre 1943, par exemple – opération Starkey ou le lieu crucial : Pas-de-Calais. On ne fait pas le sacrifice inconscient. Ces sacrifices cruciaux mais nécessaires rendront les Allemands aveugles et sourds.

La vraie date envoyée à Berlin

Un agent indiqué pourtant à Berlin que le Débarquement aurait lieu en Normandie, le 5 ou 6 juin, en effet, relâche, un colonel français en garnison à Alger. Découvert au début de 1943, renvoyé, il envoie pendant trois mois, du matériel d'interrogatoire et des sujets les plus divers, ce qui, au fond, laisse aucun doute aux Allemands sur son retour imminent. Quand arriva son ultime message, Berlin en tira cette déduction logique : le Débarquement aurait lieu non pas le 6, mais le 5 juin.

Au soir du 5 juin 1944, le succès acquis, Churchill, il vait à bon droit rentrer vers ses chefs du conseil général pour leur dire : « Messieurs, c'est le couronnement de la gloire et glorieuse histoire du service secret britannique. »



50^e ANNIVERSAIRE DU DÉBARQUEMENT

“La liberté, parce qu'elle est ce qui nous rend capables d'Aimer, est ce qui peut donner à la vie de chacun la certitude de n'être pas pour rien.”

“La liberté, pour moi elle est : Ou bien émerveillement, quand je sais que c'est ce qui me rend capable d'amour.

Ou bien épouvante, si c'est

la liberté du loup

au milieu des agneaux.

Ou bien dégoût de vivre,

si pour les hommes

la vie n'a pas de sens.

La liberté est ce qui peut donner à la vie de chacun la certitude de n'être pas “pour rien” mais un peu de temps pour -si tu veux- apprendre à aimer pour la rencontre de l'Eternel Amour.”

ABBÉ PIERRE
Fondateur d'Emmaüs

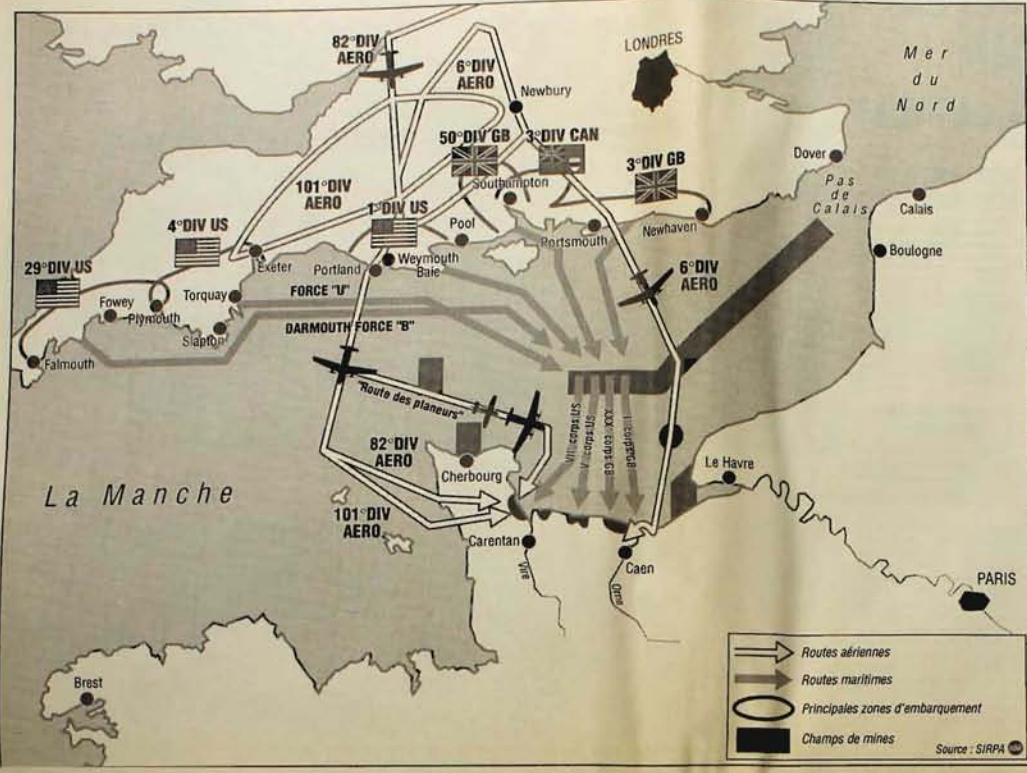


Le 12 juin 1944, Winston Churchill pose pour la première fois le pied en France depuis 1940... quelques jours seulement après le Jour J. (DR)

La Basse-Normandie, dont les plages ont ouvert la voie de la Liberté il y a 50 ans, a souhaité donner la parole à ceux qui luttent pour la dignité humaine. Merci à eux.

REGION BASSE-NORMANDIE, un espace pour la liberté.

Overlord, la plus grande opération



11 500 avions, 6 600 navires et 350 dragueurs de mines et 130 000 hommes

OMAHA BEACH

C'est le sommet de la 1^{re} division d'infanterie du général Huetten, et la 2^e division d'infanterie du général Gerow. Ils ont établi une tête de pont entre la baie de Carentan et la baie de Cherbourg, faire la jonction avec les troupes débarquées sur les plages voisines (34 000 hommes).

Entre l'estuaire de l'Ore et celui de la Sienne, au sud-est du Cotentin, il existe de nombreuses plages (400 hectares) offrant de bonnes possibilités pour le ravitaillement des troupes qui sont situées dans le rayon d'action des chalands de guerre qui forme de hautes falaises, ses saules voies d'accès sont des ravins aux pentes raides à chaque extrémité. Après une accalmie de deux heures, une vague de saute fin, la plage s'achève sur une levée de galets d'un bon mètre de hauteur. Quatre villages constituent des îlots de résistance dans l'Ore et la Vie et le long de la côte du Cotentin.

Sur le flanc ouest, la 2^e armée américaine, sous les ordres du général Bradley, devait s'assurer de la tête de pont comprenant Port-en-Bessin, Bayeux, Caen et Cabourg. Au sein de celle-ci, la 3^e armée canadienne d'infanterie (général Keller). Il fut établi que le débarquement sur la plage Juno.

UTAH BEACH

A 6 h 30, la 4^e division d'infanterie du général (23 000 hommes), sous le commandement du général J. Lawton Collins, devait franchir quelques centaines de mètres avant de parvenir à l'abri des dunes de Varaville, une plage se situant devant Sainte-Mère-Eglise (Manche), au nord de Carentan. Leur mission est de s'emparer des défenses côtières, de repousser les défenses allemandes, de couper la presqu'île de Carentan et de prendre Cherbourg. A Sainte-Mère-Eglise, la libération avait eu lieu deux heures plus tôt par les parachutistes de la 82^e Airborne américaine.

GOLD BEACH (ARMANDIERS)

La plus à l'ouest de plages assignées aux forces britanniques, Gold Beach, s'étend entre les villages fortifiés d'Avalanche et de la Pointe du Hoc. À 7 h 25, la 50^e division britannique, commandée par le général Graham, et la 6^e brigade blindée, plus un commando de la Royal Navy (un total quelque 25 000 hommes), devait débarquer pour pouser à l'ouest et de s'asseoir d'Arimanches où il est prévu d'assembler un port artificiel. La bataille de Gold Beach est gagnée grâce aux engins amphibies.

Le 6 juin 1944 avait été une journée calme, chaude, ensoleillée. Une journée comme les autres... Très haut dans le ciel, les Normands avaient vu passer des escadrilles grondantes aux ailes

PAR PIERRE DARCOURT

argent.

Les. La soirée était douce. Et pourtant, avec la fin de cette journée finissait une époque... Dans la Normandie lourdement occupée, chaque kilomètre de rivage avait été transformé en forteresse. Des lignes de bunkers gigantesques hérisse de canons dominaient les plages et les routes, protégées par des champs de mines. Les obstacles côtiers, plantés avec prudence sur l'ordre du maréchal Rommel - piquets métalliques, chevaux de frise, hérissons de barbelés auxquels étaient fixées des mines Teller explosant à hauteur d'homme... barraient tous les accès à la mer.

Overlord, la plus grande opération de débarquement militaire de tous les temps, va commencer dans un fracas de fin du monde :

11 500 avions, 6 600 navires précédés de 350 dragueurs pour déminier la mer devant l'armada, 130 000 hommes, faisaient route vers les côtes françaises.

Dans la nuit, 2 300 avions à 2 200 planvarts vont larguer ou poser 20 000 parachutistes sur les arrières de l'ennemi à Sainte-Mère-Eglise, Pont-l'Abbé, entre l'Ore et la Dives, les SAS français à Saint-Marcel-de-Bretagne, et la 5^e Airborne au-dessus de la Normandie. En pointe des troupes d'assaut, 177 volontaires français coiffés du fameux baret vert des commandos britanniques. Tout endurci par un entraînement inhumain, rompus à toutes les techniques de combat, au maniement des armes et des explosifs. Maintenant, ils doivent faire un long marche de 7 heures (11 500 km) qu'ils devaient effectuer deux fois pour arriver aux pieds des côtes normandes.

En pointe des troupes d'assaut, 177 volontaires français coiffés du fameux baret vert des commandos britanniques. Tout endurci par un entraînement inhumain, rompus à toutes les techniques de combat, au maniement des armes et des explosifs. Maintenant, ils doivent faire un long marche de 7 heures (11 500 km) qu'ils devaient effectuer deux fois pour arriver aux pieds des côtes normandes.

Leur mission est de s'emparer des défenses côtières, de repousser les défenses allemandes, de couper la presqu'île de Carentan et de prendre Cherbourg. A Sainte-Mère-Eglise, la libération avait eu lieu deux heures plus tôt par les parachutistes de la 82^e Airborne américaine.

Les Allemands sont sûrs de leur supériorité terrestre : qualité du commandement, capacité de manœuvre, troupes aguerries, alors que les soldats alliés affrontent le feu pour la première fois. Ils affirment que leur supériorité leur permet de tenir en réserve une puissante force blindée de 10 divisions de panzers stationnées en France. Et il vont se battre. Mais les débuts ont roué et les premières heures de l'invasion seront dévastatrices.

Bombardés, mitraillés, patrouillant dans la mer entre les mines, certains du pas qu'ils devraient faire, les soldats alliés flottent désespérément, encerclés par les gerbes d'eau marquant le point d'im-

pact des obus qui les encadrent. Mais, très vite, les premiers fantassins touchent le sable et se jettent en avant, devant Ouistraham, les derniers à arriver, mais qui sont les plus vaillants, sont ceux qui se meutrir. Après de durs combats, ils s'emparent de plusieurs casemates en fortin et musellent les canons de l'ancien casino. Commencée à 7 h 30, l'opération Ouistraham est bouclée à midi. Vers 13 h 30, le commando Kieffer fait sa jonction avec lord Lovat, chef de la 1^{re} Special Service Brigade, flanqué de son piper (joueur de cornemuse), Bill Bagg, qui s'excuse d'être en retard « pour 2 minutes 30 secondes ».

Arrivé du 6 juin, au prix de 11 000 tués et blessés, 20 000 hommes, 2000 chars, 2000 avions, 2000 navires. Deux fois, le flot va devenir torrent. Alimenté par l'extraordinaire port artificiel d'Arimanches, édifié en un temps record par l'immersion de 150 caissons en béton et 15 vieux navires sabordés, il submergea les défenses allemandes. Au deuxième jour, 900 000 hommes, 20 000 véhicules et des milliers de chars auront débarqué. La Wehrmacht sortira broyée de la « chaudière infernale » de Normandie.

La prise du casino de Riva-Bella

Hubert Faure faisait partie du commando Kieffer. Il raconte.

Une amulette d'épaules impressionnante, les yeux clairs, des mains puissantes, Hubert Faure, 81 ans, chef d'une des deux troupes du 1^{er} bataillon marin commando, sous les ordres du célèbre commandant Kieffer, témoigne.

PROPOS RECUEILLIS PAR PIERRE DARCOURT

dant Kieffer, à Eastbourne, dans le sud de l'Angleterre.

- A quel moment avez-vous connu la date du Débarquement ?

- Vers le 25 mai 1944, nous étions alors basés à Hastings. On nous a entièrement équipés de neuf armes, munitions et de quoi amorcer les grenades, ce qui, dans l'armée anglaise, ne se fait qu'en juillet avant les opérations. Nous pensions donc que le jour J était imminent.

Le lendemain, nous roulons en direction d'une destination inconnue et rejoignons nos cantonnements dans l'arrière-pays. Au réveil, nous avons découvert un véritable camp retranché entouré de barbelés et gardés par des sentinelles incontrôlables. Elles ont pour consigne de tirer à vue sur qui que ce soit qui sortirait de la zone.

Des officiers de l'Intelligence Service (IS) restaient parmi nous pour veiller à la sécurité. La nourriture arrivait dans une enceinte et il fallait attendre que ceux qui l'avaient apportée soient sortis pour rentrer et la prendre avec eux. Nous avons connu notre zone de débarquement dès ce moment-là.

Nous travayillions sur maquette, sur des cartes et des photos aériennes dont toutes les indications étaient codées pour couvrir le secret de l'opération jusqu'au bout. Mais c'était



Des Britanniques débarquent dans le secteur de Ouistreham. Nom de code de la zone de débarquement : Sword. (Photo Impres)

sans compter sur la sagacité de nos marins dont l'un d'eux, André Baggio, officier des équipages et hydrographie de marinier,leva vite le voile en reconnaissant que nous étions dans l'Ore. Nous connaissons même le nom du commandant allemand du bunker-casino de Ouistreham. Ainsi une dizaine de jours avant le déclenchement de « Sword » et de « Overlord », nous partagions l'affabuleux secret que les informations de renseignement ennemis n'avaient pas réussi à pénétrer.

Où avez-vous embarqué ?

- L'embarquement a eu lieu le 5 juin à 19 heures, à quelques kilomètres de Southampton. La troupe de Kieffer, le groupe de commandement, étaient environ 100 personnes, monté à bord d'un LCI. La troupe 8 et les K guns - des mitrailleuses - ont été montées sur jeep, embarquent sur une autre barge. Notre bateau s'engage dans le canal de Wijc, à Portsmouth. Nous sommes presque tous sur le pont, impressionnés par le formidable spectacle d'une mer couverte de milliers de bateaux de tous tonnages et de toutes nationalités. Sur ces bateaux, les soldats britanniques débarquent, tout aussi joyeusement, font une formidable ovation en reconnaissant nos bers. L'arrivée des troupes d'assaut les assurent que la bataille était proche. Nous gagnons la haute mer. La nuit vient vite. Au-delà de nous, nous entendons le grognement continu des es-

cadrilles innombrables qui se dirigent vers le continent. La mer est mauvaise. Dans la calme survache, beaucoup d'entre eux sont malades. Nous commençons à faire nos exercices de grognement des chapelles de bombes qui martèlent le littoral. Vers 4 heures du matin, nous voyons débarquer à basse altitude une masse d'avions et de planeurs emmenant le bataille de Normandie. Les batailles de la 6^e Airborne, à l'ouest de Caen, sont rattachées et qui devaient s'emparer des ponts de Benouville avant de préparer les largages prévus quelques heures plus tard. Enfin, le jour se lève. Devant nous, une ligne de bateaux de guerre. Au-delà de ces bateaux, nous arrivons à proximité de la côte, et sous feu de l'ennemi. L'aviation alliée déroule un tapis de bombes sur la ligne de blockhaus en bordure de la plage.

Le débarquement a été

Le génie d'assaut britannique, l'East Yorkshire Regiment, avait débarqué dans les plages 30 minutes avant nous. Ils étaient équipés de chars spéciaux qui sortaient de l'eau avec un grandissement de 10 fois et partaient à l'avant d'estranges bâties garnies de chaînes et de pieux d'acier. Leur mission était d'ouvrir

de débarquement de tous les temps

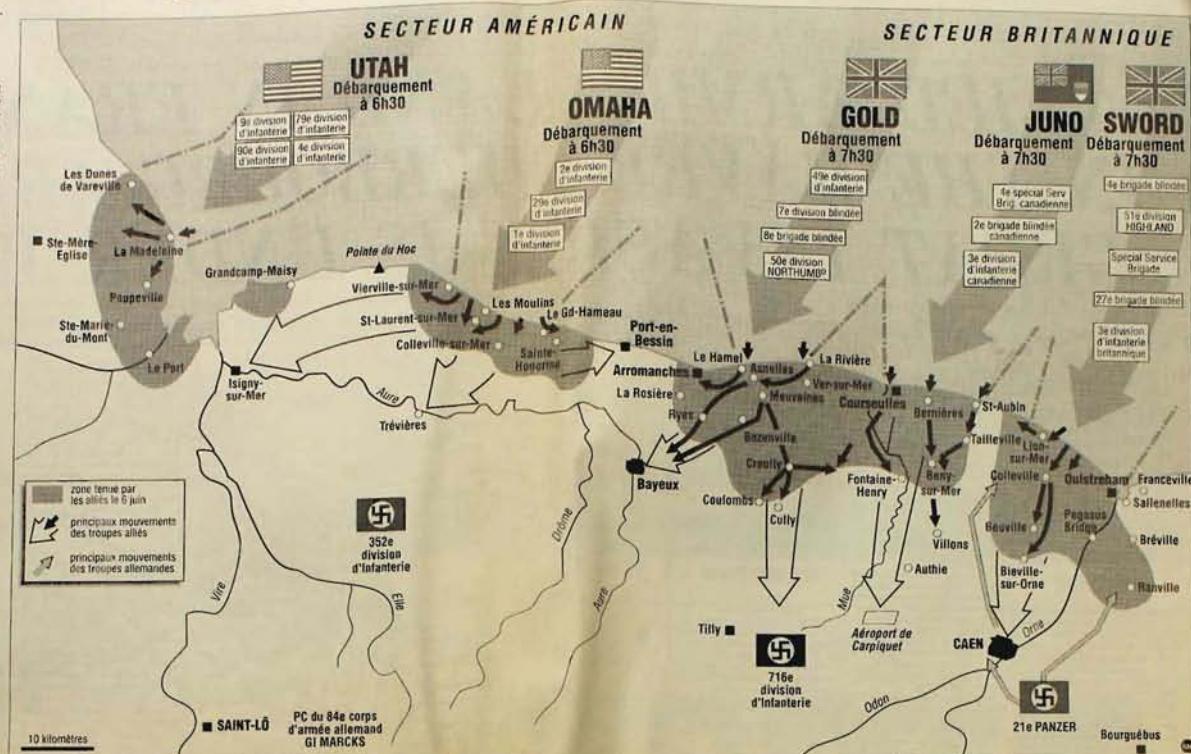
spéciaux débarqués avec l'infanterie.

JUNO BEACH (COURCELLES)

Devant Courseulles, de part et d'autre de l'embouchure de la Sienne, Juno Beach est l'objectif assigné à la 3^e division canadienne, au centre du dispositif britannique. La présence de récifs devant la plage implique que l'assaut ne pourra être donné qu'à marée haute, alors que la mer recouvre déjà la plupart des obstacles. Le 6 juin 1944, un port artificiel fut créé au large de Courseulles, en attendant la remise en état du port de Ouistreham. Un total de 12 navires qui s'étaient volontairement échoués. C'est sur cette plage que le 14 juin le général de Gaulle a débarqué pour installer le premier gouvernement provisoire de la République à Bayeux.

SWORD BEACH (OUISTREHAM)

De Lion-sur-Mer à Ouidrefontaine, le port situé à l'embouchure de l'Orne, la côte est presque entièrement orientale de la zone de débarquement. Cette plage de dunes très fortifiée a été le point de départ de la 3^e division britannique, de la 27^e brigade de chars, des commandos des Royal Marines, du 101st Beach Sub Area (au total 28 800 hommes) commandée par le général T. Rennie. Leur mission est d'ouvrir la voie sur Ouistreham pour permettre à la 4^e division blindée allemande d'arriver dans les hommes sont durement malmenés sur la tête de pont de l'Orne. Les troupes se heurtent à une solide ligne de villes en bordure de mer et au casino de Riva Bella que les Allemands ont fortifiés. C'est là que pif pied le commando du capitaine Kieffer, seul commando français du débarquement (177 hommes). (AFP)



►►► vir des couloirs dans les champs de mines pour que nous puissions atteindre les blockhaus. Notre débarquement n'est pas très coordonné. Les Allemands devant nous, mais nous ne pouvons pas approcher et nous échouer sur la plage car il y a dans la mer des chevaux des frises et des mines. Notre bateau, le plus à l'est du dispositif allemand, est criblé d'obus et de balles de mitrailleuses. Une partie d'entre nous saute dans l'eau et doit nager une cinquantaine de mètres avec 40 kg de matériel et d'équipement sur le dos. Un obus explose tout près, je crache le sang en abondance en touchant le sol : déchirement de la peau. Mais pas question de s'arrêter.

Nos lance-flammes sont endommagés par l'eau de mer. A mesure que nous avançons, les pertes sont toujours plus lourdes. La troupe 1 est la plus éprouvée. Dans ma section, j'ai perdu la moitié de mes gars. Le commandant de la troupe, le lieutenant Vourch, blessé, me donne ses cartes et ses ordres : « Détruire un blockhaus à 50 mètres devant. » Nous tirons sur le blockhaus mais rien n'y fait, nous devons utiliser l'artillerie pour fixer les défenseurs. Les hommes du Yorkshire Regiment, contournant le blockhaus, collent des mines magnétiques sur les portes et toutes sautent dans une énorme déflagration. Mais il y avait encore 8 blockhaus, sans compter le casino, qui était notre objectif principal.

— Comment s'est passée la prise du casino Riva-Bella ?

— C'est ma troupe qui devait prendre la tête de tout le commando pour attaquer le casino. Nous sommes arrivés sous un tir de barrage très dense, le colonel Dawson, patron du commando britannique n° 4, notre chef, le commandant Kieffer, et l'enseigne de vaisseau Mazza sont blessés. Dawson est touché à la tête, Kieffer, la cuisse ouverte, refuse de se laisser évacuer et me confie le commandement de la troupe pour poursuivre la mission. Un civil à moustaches blanches coiffé d'un béret basque, Marcel Lefèvre, se présente à nous : « Je connais bien le secteur et les installations allemandes. Je peux vous guider jusqu'au casino. — Grâce à lui, nous arriver-



Un soldat britannique recueille une petite fille dans les ruines. La mission des soldats débarqués ne se limite pas à ce que l'on apprend dans les écoles militaires. (Photo Gamma)

vons plus vite et sans accès en vue de l'objectif.

Nous sommes seuls en ce moment, à peine une quinzaine. Le casque est à une certaine hauteur de nos têtes. En fait, le bâtiment coté d'avant-guerre était méconnaissable. Les Allemands l'avaient rase, recouvert d'une dalle de béton d'un mètre d'épaisseur et transformé en véritable forteresse, armée d'un canon de 37 mm et de deux canons de 88 qui pilonnent tout ce qui passe. En surplomb, une tour de 100 mm équipée de mitrailleuses lourdes quadruplées. J'ai tiré les armes à la jumelle. Un fossé de trois mètres de profondeur et deux mètres de large ceinture le casin. Sur mon flanc gauche, un sniper abat un de mes plus durs combattants, Paul Rollin, d'une balle dans la tête. Notre médecin, le capitaine Robert Léon, est tué à son tour au port secours. Le sniper tiret d'un bâtiment à trois étages. J'ai ciblé les départs et envoyé un coup de PIAT (Projectile Infantry Anti-Tank). Le projectile, entré par une fenêtre, explose à l'intérieur. Fin.

Malgré plusieurs assauts, nous ne réussissons pas à neutraliser ce sacré canon de 37. Le commandant Kieffer tire la patte raide, mais toujours aussi. Il vient de faire planter sa blesse dans une clinique tenue par des bonnes sœurs. Un nouvel assaut en terrain non pavé impossible. Une solution simple : détruire rapidement d'un blindé en appui. Kieffer repart et, quelques instants plus tard, je le vois rapparaître debout sur la place centrale d'un char Centaur. L'ennemi le faire descendre du blindé est une catastrophe qu'il offre une cible gigantesque qu'il est nommement allemande. Mais autant vouloir déraciner un chêne ! Il dirige lui-même le tir du char, qui parvient à détruire le canon de 37 et les deux canons de 88 qui martyrisaient les piétons. La bataille est enfin terminée. Le commandant reçoit l'ordre de rappeler tout le personnel en vue de la phase suivante. A H + 4, comme prévu, débris tenu, nous continuons notre progression vers les ports de l'Orne à Beuzeville. Derrière nous, les Allemands qui ont occupé le casino ont trouvé une magnifique réserve de champagne et de vins fins. Chacun a chance...

Khaki™ by HAMILTON L'authentique

HAMILTON fête aujourd'hui le Cinquantenaire du Débarquement, en présentant quatre nouveaux modèles de montres "Khaki" avec des fonds gravés qui correspondent aux quatre principales branches de l'Armée Américaine.



Liste des points de vente 36.15 Hamilton

"All the News
That's Fit to Print"

VOL. XCII, No. 31,545.

Editorial and News Staff
Published Weekly

Copyright, 1944, by The New York Times Company.

NEW YORK, TUESDAY, JUNE 6, 1944.

6 A. M. EXTRA

Partly cloudy and warmer today;
Moderate to fresh winds.
Temperature Tuesday—Max., 87; Min., 61.

THREE CENTS NEW YORK CITY

ALLIED ARMIES LAND IN FRANCE IN THE HAVRE-CHERBOURG AREA; GREAT INVASION IS UNDER WAY

ROOSEVELT SPEAKS

Says Rome's Fall Marks
'One Up and Two to Go'
Among Axis Capitals

WARN'S WAY IS HARD

Asks World to Give the
Italians a Chance
for Recovery

The text of President Roosevelt's address is on Page 5.

By CHARLES HURD

WASHINGTON, June 5.—President Roosevelt hailed tonight the capture of Rome as the third major Axis capital to fall, "a great achievement on the road toward total conquest of the Axis." Rome, he said, marked "one up and two to go."

The President spoke for a quarter-hour on the radio, as had been announced yesterday, but his speech was notable for its lack of豪气. He did not call it a speech of triumph, but rather a tribute to the United Nations forces and leadership that drove the Germans from Rome.

With this tribute he combined a sober warning that much greater fighting lies ahead before the Axis is defeated, as well as a high tribute to the Italian people, whom he described as a people in the family of nations opposed to the Axis.

"Italy should go on," Mr. Roosevelt remarked. "It is a great mother nation still fighting for its cause and the progress and the growth and well-being of mankind, developing her special talents in the arts, crafts, and sciences, and preserving her historic and cultural heritage for the benefit of all people."

"We want and expect the help of the future Italy toward lasting peace. All the other nations opposed to fascism and nazism ought to help to give Italy a chance."

Shame Should Live, He Says.

President Roosevelt may consider considerable significance in the fact that Rome should be the first Axis capital to fall. He remarked it shamed the "false symbols of the faith and devotion to God and the martyrs that Christianity should live and become universal," and added that "it will be a source of deep satisfaction to us all to know that the Pope and the Vatican City is assured by the armies of the United Nations."

This is significant, he added, in that the Rome was liberated by a combat force of soldiers from many nations.

Reviewing the military picture, the President said: "It would be unwise to think in our own minds the military importance of the capture of Rome." The German forces, he reflected, had thousands of miles of Africa to march back through Italy they could not afford heavy losses, but not great enough yet to cause collapse.

"Therefore, I say, 'The victory is not far distant.' That distance will be covered in due time, however, no fear of that. But it will be tough and it will be costly."

Turning to the relief problem in the newly liberated portion of Italy, Mr. Roosevelt noted that some persons thought the financial cost of the war would be paid by the work of the dividends.

"Estimating fascism and any future desire by Italy to 'start another war of aggression,'" he said, "we can see that it is certain that improvement must be gradual."

Turning to the relief problem in the newly liberated portion of Italy, Mr. Roosevelt noted that some persons thought the financial cost of the war would be paid by the work of the dividends.

"Estimating fascism and any future desire by Italy to 'start another war of aggression,'" he said, "we can see that it is certain that improvement must be gradual."

Conferees Accept Cabaret Tax Cut

By the Associated Press.
WASHINGTON, June 5.—A House-Senate conference committee agreed today to cut back the cabaret tax from \$20,000,000 to \$10,000,000 as originally requested by the Administration.

The action is subject to House and Senate approval, but both major parties today told their members that the decision probably would stand as their final recommendation.

To it of late, at the insistence of a group of Republicans, passed a bill raising the debt ceiling only from \$20,000,000,000 to \$240,000,000. The Senate then voted to cut the figure to \$100,000,000 and attached a rider reducing the cabaret tax from 20 to 20 percent and exempting men and women serving in the armed forces from paying the tax on their earnings.

Some tax experts argued that this exemption would make administration of the excise on night clubs impossible.

FEDERAL LAW HELD RULING INSURANCE

SUPREME COURT, 4-3, Decides Business Is Interstate and Subject to Trust Act

Special to The New York Times.

WASHINGTON, June 5.—The Supreme Court by a four-to-three decision today held that the insurance companies of the country, with assets of \$37,000,000,000 and annual premium collections in excess of \$10,000,000,000, are in interstate commerce and thus subject to the Sherman Anti-Trust Law.

The decision upset precedents set by the court over the last seven-and-a-half years and agreed to in a Victory broad cast quoted by The Associated Press.

The Germans are already entrenched in mountain positions

PURSUIT ON IN ITALY

Allies Pass Rome, Cross Tiber as Foe Quits Bank Below City

PLANES JOIN IN CHASE

1,200 Vehicles Wrecked
—Eighth Army Battles Into More Towns

By the Associated Press.

ROME, June 5.—The Allies' armored and motorized infantry pursued the Germans today without letup, crossing the Tiber River and proceeding with the grim task of destroying two battered German armies fleeing to the north.

Right behind them, jamming the escape highways with burning enemy transport and littering the fields with dead and wounded Germans, the enemy was driven, disorganized and scattered by the slaying tanks.

Some tax experts argued that

this exemption would make administration of the excise on night clubs impossible.

The Germans are already entrenched in mountain positions

Continued on Page 2

Hallway Yard Bombed

Five hundred American heavy bombers blasted railway yards at five points in northern Italy, believed to be Venetia. British planes, which might start to move reinforcements and equipment to bolster their beaten armies. Hour after hour, the Allies' planes swept down on high-speed roads, dropping incendiary bombs on the fleeing enemy apart.

Right behind them, jamming the escape highways with burning enemy transport and littering the fields with dead and wounded Germans, the enemy was driven, disorganized and scattered by the slaying tanks.

Some tax experts argued that

this exemption would make administration of the excise on night clubs impossible.

The Germans are already entrenched in mountain positions

Continued on Page 2

FIRST ALLIED LANDING MADE ON SHORES OF WESTERN EUROPE



General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower's armies invaded northern France this morning at Caen (1). The enemy said that parachutists had descended at the northern tip of the Normandy Peninsula (2) and heavy bombing had been visited on Calais and Dunkerque (3).

By the Associated Press.

General Eisenhower

The New York Times.

*Avec l'aimable accord
de notre confrère américain,
nous publions dans cette page
et dans la suivante la traduction
d'articles du New York Times,
dont ceux du numéro historique
reproduit ci-contre.*

Discours de Roosevelt.

La chute de Rome : une de moins,
reste deux. Des capitales de l'Axe.
L'avenir sera rude. Demande au monde
de faciliter la reconstruction de l'Italie.

Washington, le 5 juin. Le
président Roosevelt a salué
aujourd'hui la chute de Rome,
première des trois capitales
des pays de l'Axe à être
conquise, comme une étape
déterminante sur la route de la
victoire totale sur l'Axe. La
conquête de Rome : « Une de

PAR CHARLES HURD,
envoyé spécial du « New York Times »

moins, reste deux », a-t-il déclaré.

Le président a parlé pendant près d'un quart d'heure à la radio, conformément à ce qui avait été annoncé hier : ce discours fut notable par son refus de toute triomphalisme. Pas de tiraillement débonnaire, mais plus simplement un merci à l'ensemble des forces alliées et à leur commandement qui ont permis la libération de Rome.

Mais ce remerciement a été accompagné d'un solennel avertissement quant à l'avenir : de durs combats seront encore nécessaires pour assurer la défaite de l'Axe qui ne s'est pas contenté, le président a aussi félicité le peuple italien, qu'il a une fois de plus chaleureusement accueilli dans le sein des nations en lutte contre l'Axe.

« Les chapelles doivent renaitre »

— L'Italie doit continuer, a déclaré M. Roosevelt, en tant que nation chargée d'histoire, à entretenir la culture, le progrès et la bonne volonté de l'humanité, en assurant le plein développement de ses dons artistiques, de ses créations et apports scientifiques, et en préservant son patrimoine tant culturel qu'historique pour le bénéfice de tout le genre humain.

« Nous voulons et espérons le succès de la nouvelle Italie dans la construction d'une paix durable : toutes les autres nations en lutte contre le fascisme et le nazisme se doivent de donner sa chance à cette Italie.

Le président Roosevelt a

tenté de devrait de vivre et d'être universelle, et a ajouté que sera une puissante source de satisfaction le fait que la liberté du Pape et de la Cité du Vatican soit garantie par les armées des nations alliées.

Tout au long de son discours, il a insisté sur le constat que Rome a été libérée par une force composée de soldats issus de nombreuses nations différentes.

Sur situation militaire, le président a déclaré : « qu'il serait irresponsable d'exagérer dans nos esprits l'importance de la prise de Rome. Il a misé ses auditeurs à la prudence, car si les Allemands ont du reculer sur « des milliers de kilomètres » à travers l'Algérie et l'Italie, « ils ont certes subi de lourdes pertes, mais elles sont pour les meilleures à gencou ».

« Ainsi, a-t-il commenté, la victoire reste encore devant nous. Ce qui nous en sépare sera bientôt surmonté ; n'en doutez pas. Mais ce sera dur et le prix à payer sera élevé. »

Abordant le problème des secours pour les populations dans la zone occupée par l'Italie, M. Roosevelt a rappelé que certains pensaient surtout aux cotisations financières encourues, il maintenant qu'à lui qu'une telle action serait rentable « en éliminant le fascisme » et tout désir futur « de se livrer à une guerre d'agression » de la part des Allemands. Les réponses ont été planifiées, et il a ajouté que les demandes en matière de transports sont si importantes que « l'amélioration ne peut être que progressive ».

Il a averti l'Italie qu'elle ne saurait grandir par la

force, mais par la paix et la prospérité.

Italie : la poursuite

Les Alliés traversent
Rome et le Tibre.
L'ennemi
abandonne
les rives proches
de la ville.
L'aviation
participe
à la poursuite.
1 200 véhicules
hors d'usage.
La VIIIe armée
se bat dans
d'autres villes.

Rome, le 5 juin. L'infanterie des alliés a traversé aujourd'hui la ville de Rome sans même s'arrêter, franchissant le Tibre à la poursuite de deux armées allemandes en déroute, fuyant vers le nord.

Les chasseurs bombardiers ont dirigé la poursuite, jonchant les axes de route de véhicules et armes détruits. Les Allemands comprenaient de nombreux morts ou blessés. L'ennemi était fatigué, désorganisé et surpris par la puissance de l'assaut qui, en vingt-cinq jours, est parvenu à leur infliger une sévère défaite et à libérer Rome sans dégâts majeurs.

Nœuds ferroviaires bombardés

Près de cinq cents bombardiers lourds américains ont pilonné cinq nœuds ferroviaires d'importance en Italie du Nord, entre Venise et Rimini : emplacements où les Allemands avaient pu tenir des positions défensives, tant humaines que matérielles. Vague après vague, les bombardiers allemands ont infligé de lourdes pertes à l'ennemi qui luttait sur les axes routiers en direction du nord. Pas moins de douze cents véhicules ennemis ont été détruits dans la seule journée d'hier, et plusieurs centaines d'hommes tués. Des bombardiers légers, dans le nord du pays, ont également pilonné des ponts et des installations ferroviaires.

Les Allemands ont abandonné totalement la rive gauche du Tibre depuis Ostie, leur embouchure, jusqu'à Rome, d'après une information radio-diffusée par Vichy, réponse par Associated Press.

Les Allemands se sont retranchés dans des positions montagneuses...



Combats de rue en Normandie.

(Photo Sipa.)

La loi fédérale s'applique au secteur des assurances

Une décision de la Cour suprême, 4 votes contre 3, qualifie l'activité des compagnies d'assurance de possible de la législation anti-trust.

Washington, le 5 juin. La Cour suprême, par une décision prise aujourd'hui par 4 voix contre 3, établit que les compagnies d'assurance des pays dont les actifs atteignent 37 milliards de dollars et avec un volume de primes annuelles d'au moins 6

milliards de dollars exercent une activité commerciale fédérale et sont donc susceptibles de se voir appliquer la législation anti-trust de la loi Sherman.

Cette décision met un terme à la jurisprudence actuelle, qui

réside d'une décision contraire prise par la Cour il y a plus de soixante-quatre ans et qui avait été à plusieurs reprises confirmée depuis la loi anti-trust en 1890.

Cette décision prise à la majorité, écrit.

Washington, le 5 juin. Un comité de conciliation Sénat-Chambre des représentants a accepté, aujourd'hui, une diminution de la taxe sur les cabarets, qui passe donc de 30 à 20 %. La proposition de ne pas imposer de taxes aux hommes et femmes en service actif a, par contre, été repoussée.

Ces parlementaires ont décidé de fixer à 250 milliards de dollars, le plafond de la dette

nationale, chiffre réclamé par l'exécutif.

Ces décisions doivent être ratifiées par les deux assemblées : le comité s'est tenu d'une façon informelle, mais les participants pensent que leurs propositions ne seront pas modifiées.

La Chambre des représentants, sur l'instigation d'un groupe de républiques, avait adopté un projet n'augmentant que légèrement

le plafond de la dette, de 210 milliards à 240 milliards de dollars. Le Sénat proposa alors le chiffre de 260 milliards et une mesure complémentaire visant à réduire la taxe sur les cabarets de 30 à 20 %, les hommes et femmes en service actif n'étant plus autorisés à la payer.

Certains spécialistes pensent que cette législation pourrait rendre impraticable l'application de la taxe aux night-clubs.

Le comité de conciliation a également recommandé de faire des modifications dans la législation sur les

30 HEURES D'AUTONOMIE ET ALORS ?



Bien sûr 10 h, 15 h, ou même 20 h, cela pourrait amplement suffire. Et bien chez Ericsson, nous pensons que 30 h c'est mieux. Car ce qu'on demande en priorité à un téléphone portable GSM, c'est d'avoir plus d'autonomie, pour pouvoir appeler et être appelé en toute liberté. Alors pour vous, nous avons créé le GH 198. Il s'agit d'un petit téléphone portable GSM (147x62x30) très pratique répondant à toutes vos exigences en matière de communication et à votre volonté d'aller encore plus loin. Alors, prenez en main votre autonomie.

Le point sur les combats

Mardi, le 6 juin 1944.

La conquête de l'Europe occidentale a commencé ce matin.

Le général Eisenhower dans son premier communiqué diffusé à 6 h 30 déclare : « Les forces alliées, à 3 h 30 du matin, ont déclaré que « les forces navales alliées, avec un puissant soutien aérien, ont commencé ce matin le débarquement de troupes alliées sur les côtes nord de la France ». L'assaut effectué par des groupes britanniques, américaines et canadiennes qui sous le commandement du général sir Bernard L. Montgomery, ont pris position sur les côtes de Normandie. Londres n'a pas déclaré l'invasion mais, peu après, Berlin avait fait savoir que des parachutistes étaient signalés dans la péninsule normande, près de Cherbourg, et que des forces de débarquement prenaient position sur les côtes près de Honfleur, sous prétexte que Rouen, Dunkerque et Calais sont l'objet d'importants bombardements, ont déclaré les Allemands.

Par la suite, on apprenait de Berlin que des combats avaient lieu dans la zone entre Caen et Trouville ; de plus, des troupes d'assaut seraient intervenues pour contrer l'invasion.

Le général Eisenhower, dans un bref ordre du jour à tous les participants de cette « grande croisade », a indiqué à ses soldats que l'ennemi livrera un combat sans merci et a ajouté : « Nous n'accepterons rien d'autre que la victoire ». Bonne chance.

Dans un message radiodiffusé aux « Peuples de l'Europe de l'Ouest », il a déclaré que le jour viendrait où il aura besoin de leur participation pleine et entière. Une attention particulière pour la France, qui sera dirigée par les Français eux-mêmes.

Presque au même instant, on apprenait que le général de

Gaulle venait d'arriver à Londres. (Page 6, colonne 2.)

En Italie, la libération de Rome hier n'a pas freiné la poursuite par les alliés des armées allemandes, désorganisées et fatiguées. Des unités blindées autorisées ont rapidement traversé le Tibre, ne laissant pas de repos à l'ennemi en fuite. Cinq cents bombardiers avec d'autres avions ont bombardé les axes routiers et ferroviaires menant vers le nord du pays, minant par là même le moral de l'ennemi. La Ville éternelle, malgré une forte résistance, notamment au nord-est de Valmontone, est parvenue à s'éparpiller de plusieurs villes stratégiques.

Le général Clark a fait savoir que des éléments des deux armées allemandes en retraite ont été vaincus ; il ne pense pas que la XIV^e armée allemande a les moyens d'opposer une résistance, le X^e souffrant quant à elle de lourdes pertes.

Le roi Victor-Emmanuel a pleinement rempli son engagement et a cédé toute autorité à son fils, le prince héritier Humbert.

Aux Etats-Unis, dans une déclaration à la radio hier soir, le président Roosevelt a souligné que la population ne donne pas une importance militaire excessive à l'opération libératrice. « L'Allemagne n'est pas encore à genoux », a-t-il déclaré. « La victoire reste entière devant nous... Ce sera dur et le prix à payer sera élevé. » Le président a lancé un appel au monde, pour qu'il accorde à l'Italie la possibilité d'apporter sa contribution à l'effort de guerre, à l'instar d'une paix durable.

Dans le Pacifique, l'aviation américaine concentre ses forces sur les terrains de Biak ; l'aviation alliée a coulé un destroyer japonais et en a endommagé deux autres ; plus de dix-huit avions ennemis ont été abattus...

Le Pape rend grâce : Rome est intacte

Il remercie les deux belligérants lors d'un message adressé à la foule réunie sur la place Saint-Pierre.

Liaison radio
• The New York Times »

Le Cité du Vatican, le 5 juin. Il était 6 h de l'après-midi quand le Pape Pie XII s'est avancé sur le balcon de la basilique Saint-Pierre pour rendre grâce à Dieu d'un événement que Rome échappe aux ravages de la guerre : une foule dense se tenait alors devant lui sur la place, et des dizaines de milliers de Romains se congratulaient le long de la nouvelle et vaste Via Della Conciliazione.

Ce fut la troisième apparition aujourd'hui du Pape face à la foule, deux fois en matin et il était apparu à une lenteur de son bureau ce matin : mais ce fut l'occasion la plus solennelle, la plus sacrée, et qui-concurrent Pie XII ne pouvait mettre en doute sa gratitude du nom de Rome intacte.

Le Pape l'apostol est apparu en bon état, sa voix puissante, même si le bruissement de la foule rendait impossible d'entendre la totalité de ses paroles.

« Nous devons rendre grâce à Dieu pour les cadeaux que nous venons de recevoir, a déclaré le Pape. Rome a été épargnée. Ce jour sera à ja-

mais inscrit dans la mémoire de Rome ».

Il a également exprimé le souhait de voir les Italiens être dignes du cadeau qu'ils venaient de recevoir et qu'ils sauraient oublier leurs haines et leurs vengeances personnelles. Pour la remercier des deux meilleurs - les Alliés et l'Allemagne - pour avoir épargné Rome.

Après une prière d'actions de grâce à la Sainte Vierge Marie, à Saint-Pierre et à Saint-Paul, les gardiens de Rome, le Pape a donné sa bénédiction et orbé. « Immense fous s'ont alors agités, nous furent devant ! »

(Associated Press évalue entre 250 000 et 500 000 le nombre de personnes présentes.)

Le monde a changé pour toujours. Le Vatican continue impénitent et indépendant comme lors de nombreux autres conquêtes des siècles passés.

« Tous les patriotes, hommes et femmes, jeunes et âgés, ont réagi à jour dans la victoire finale. Aux momies des mouvements de résistance, qu'ils soient dirigés par des responsables nationaux ou étrangers, je dis : « Suivez les instructions que vous avez reçues ». Aux patriotes qui ne sont pas membres d'organisations de résistance, je dis : « Continuez votre résistance passive, ne mettez pas en danger votre vie jusqu'à ce que je vous donne le signe de vous dresser et de frapper l'ennemi. Le jeu viendra de ce que je ferai après à vous. »

« Croyez de France ! Je suis fier d'avoir à nouveau sous mon commandement les vaillantes forces de France. En combattant côté à côté avec les Alliés, elles joueront un rôle d'importance dans la libération de leur... »

Avertissement Allié aux zones côtières

Sur une profondeur de 35 km les habitants seront prévenus pour fuir les zones de combats.

(Par télégramme « The New York Times »)

Londres, mardi le 6 juin. La BBC a entamé son bulletin de 8 h 30 matin avec une information diffusée par le commandement suprême, « un avertissement urgent » aux habitants des régions occupées par l'ennemi le long des côtes. Le général Dwight D. Eisenhower a déclaré que, dans la mesure où les populations françaises vivant dans les villes qui seront bombardées par les Alliés, seraient averties. Cet avertissement, d'après le bulletin radio...



Les troupes anglaises ont réussi à construire de véritables ports artificiels pour faciliter l'arrivée en masse des troupes alliées. (Photo Imagno.)

Eisenhower en action

Des troupes américaines, anglaises et canadiennes soutenues par des forces aériennes et navales • Montgomery en tête • Les nazis déclarent que leurs troupes de choc affrontent nos parachutistes • Premier communiqué sur l'opération alliée.

(Liaison radio, The New York Times.)

Londres, mardi le 6 juin. Le commandement suprême des forces expéditionnaires alliées a diffusé ce matin le communiqué suivant :

« Sous le commandement du général Eisenhower, les forces navales alliées, avec un puissant soutien aérien, ont commencé ce matin le débarquement de troupes alliées sur les côtes nord de la France ».

Par Raymond Daniell (par télégramme, The New York Times.)

Commandement suprême des forces expéditionnaires alliées, mardi le 6 juin. La conquête de l'Europe par l'ouest a donc commencé.

Ce matin, dans la lumière

grise de l'aube, le général Dwight D. Eisenhower a lancé ses puissantes forces anglo-américaines à la conquête du monde. Le général sir Bernard L. Montgomery commandait le groupe principal d'armée, composé de soldats américains, anglais et canadiens.

Le premier communiqué du général Eisenhower fut concis et maigre en informations, afin de ne pas renseigner l'ennemi. Ce texte indiquait seulement que « les forces navales alliées avec un puissant soutien aérien ont commencé ce matin le débarquement de troupes alliées sur les côtes nord de la France ».

Après la diffusion de ce premier communiqué, il fut annoncé que le débarquement allié avait lieu en Normandie.

La bataille de Caen

Les bulletins radio alliés indiquent que les combats ont commencé à 6 h 30 du matin, heure de Londres (soit 12 h 30 du matin, heure militaire de l'est) et ont donné les premières informations sur l'opération. (Le général Eisenhower, indique Associated Press, pour sauvegarder l'effet de surprise aurait volontairement laissé les Allemands « le premier mot ».)

L'agence RDNH a annoncé qu'une invasion alliée avait commencé dans la zone d'embarquement de la Seine. Bientôt a déclaré : « Le centre de gravité - des combats intenses se situait près de Caen, soit 45 km au sud-est du Havre et à 100 km de Cherbourg, suivant une

information de l'Associated Press. Caen est la quatrième ville de Normandie, sous la base de la péninsule normande, à la hauteur de 120 km, les combats dans cette zone indiquent sans doute la volonté d'établir une tête de pont sur les plages.

DNB, dans un bulletin diffusé peu avant 10 h du matin (soit 4 h du matin heure militaire de l'est), a fait savoir que les troupes anglo-américaines avaient reçu des renforts à Fauville, dans la région de l'embouchure de la Seine près du Havre.

Un correspondant depuis le commandement suprême des alliés, suivant les informations de la Columbia Broadcasting System, a indiqué ce matin que « des chars allemands se déplacent en direction de... »

Un témoin affirme que les premiers paras n'ont rencontré qu'une faible opposition en France.

Discours de Churchill devant la Chambre des communes

Londres, le 6 juin (Associated Press).

Voici le texte intégral de l'allocution faite aujourd'hui par le premier ministre Winston Churchill devant les membres de la Chambre.

La Chambre ne saurait, a mes yeux, accueillir avec une trop grande sévérité les nouvelles déclarations de l'ennemi par les forces alliées, sous le commandement du général Alexander, en é potràient collaborer avec les généraux Clark et Oliver Leese, à la tête, respectivement, des 5^e et 8^e Armées des Etats-Unis.

Cet événement est non seulement immémorable mais glorieux, car il est le résultat des intenses combats que nous avons livrés depuis cinq mois en Italie. Ainsi, le débarquement initial, intervenu le 22 janvier, a été suivi, à la pleine, par l'envoi des corps expéditionnaires.

Dans un premier temps, Hitler a tenté d'empêcher l'arrivée des troupes vers le sud de Rome, pas moins de 8 ou 9 divisions qui lui furent cruellement défaillant pour empêcher l'envoie.

Après ces deux divisions ennemis furent repoussées et leur puissance amoindrie grâce à l'efficacité de la tête de pont alliée lors de la bataille décisive de mi-février. Les pertes furent importantes pour les deux belligérants, 20 000 pour les allemands, 25 000 pour les alliés.

Mais, aux yeux de nos ennemis, la tête de pont d'Anzio était désormais considérée comme imprenable.

Concentration de nos forces

Avant de pouvoir poursuivre l'offensive, il était nécessaire d'assurer le regroupement de notre principal corps de combat, l'armée de terre, et de nos amis de la Manche. Des parachutages massifs ont été réalisés dans succès derniers les lignes ennemis.

Les débarquements d'hommes et de matériaux se poursuivent actuellement sur plusieurs plages : les batteries de défense côtières ont été pulvérisées, mis à sacs, éliminées, les lignes de communication détruites.

Le général Alexander lance une nouvelle offensive et, après d'intenses et incessantes combats, nos forces bissent les lignes ennemis et prennent position dans la vallée de la Liri.

J'attire votre attention sur le fait que, lors de ces combats réunissant, de droite à gauche de la ligne de front, Polonto, Anzio, Anglais, troupes françaises et américaines, nos hommes traverseront les lignes allemandes par l'unique frontale, réussiraient auquel je reviendrai plus loin.

Le moment est venu de donner l'ordre de faire ce que nous devions faire. La jonction entre notre principal corps de combat et la tête de pont brise les principaux axes de lutte de l'ennemi vers le Nord : une grande partie de ses forces qui furent dur dans le désordre plus complètement détruites et considérablement luttent humaines que matérielles, à travers une région fortement montagneuse.

Les forces alliées furent regroupées rapidement, leur ligne de front a été étendue, et les Américains et les autres forces constituant la 5^e Armée, après avoir percé les lignes ennemis, entrèrent dans Rome où l'urent accueillie par une population en liesse. Cette libération de Rome nous donne une sécurité dont nous pourrons sans doute défendre la ville contre toute attaque aérienne, mais aussi la délivrer des risques de famine dont elle souffre.

James une opération aussi complexe et difficile n'avait été menée à bien : tout repos sur une parfaite combinaison des vents, des marées et des vagues, avec une bonne visibilité, tout depuis les airs que de prévoir, une unité de nos forces terrestres, aériennes et navales.

Et si je n'ai pas pu donner d'amples détails, mais les comptes rendus nous parviennent à un rythme accéléré : pour l'instant, les commandants nous indiquent que les opérations se déroulent conformément aux plans, et que prévu.

James une opération aussi complexe et difficile n'avait été menée à bien : tout repos sur une parfaite combinaison des vents, des marées et des vagues, avec une bonne visibilité, tout depuis les airs que de prévoir, une unité de nos forces terrestres, aériennes et navales.

James une opération aussi complexe et difficile n'avait été menée à bien : tout repos sur une parfaite combinaison des vents, des marées et des vagues, avec une bonne visibilité, tout depuis les airs que de prévoir, une unité de nos forces terrestres, aériennes et navales.

James une opération aussi complexe et difficile n'avait été menée à bien : tout repos sur une parfaite combinaison des vents, des marées et des vagues, avec une bonne visibilité, tout depuis les airs que de prévoir, une unité de nos forces terrestres, aériennes et navales.

James une opération aussi complexe et difficile n'avait été menée à bien : tout repos sur une parfaite combinaison des vents, des marées et des vagues, avec une bonne visibilité, tout depuis les airs que de prévoir, une unité de nos forces terrestres, aériennes et navales.

James une opération aussi complexe et difficile n'avait été menée à bien : tout repos sur une parfaite combinaison des vents, des marées et des vagues, avec une bonne visibilité, tout depuis les airs que de prévoir, une unité de nos forces terrestres, aériennes et navales.

James une opération aussi complexe et difficile n'avait été menée à bien : tout repos sur une parfaite combinaison des vents, des marées et des vagues, avec une bonne visibilité, tout depuis les airs que de prévoir, une unité de nos forces terrestres, aériennes et navales.

James une opération aussi complexe et difficile n'avait été menée à bien : tout repos sur une parfaite combinaison des vents, des marées et des vagues, avec une bonne visibilité, tout depuis les airs que de prévoir, une unité de nos forces terrestres, aériennes et navales.

James une opération aussi complexe et difficile n'avait été menée à bien : tout repos sur une parfaite combinaison des vents, des marées et des vagues, avec une bonne visibilité, tout depuis les airs que de prévoir, une unité de nos forces terrestres, aériennes et navales.

Eisenhower parle aux Européens • Consignes aux combattants

On trouvera ci-après le texte de la déclaration du général Dwight D. Eisenhower, diffusée par radio aux populations de l'Europe de l'Ouest, ainsi que l'ordre de bataille des forces expéditionnaires alliées, enregistré également par « The New York Times » et la Columbia Broadcasting System :

« Peuple de l'Europe Occidentale ! Ce matin, des troupes appartenant aux forces expéditionnaires alliées ont pris position sur les côtes de France. Cette opération fait partie du plan général des nations alliées pour la libération de l'Europe, effectué en coordination avec nos puissants alliés russes. Ce message est pour vous tous, même si le premier assaut n'a pas été effectué dans votre pays. Pour l'heure, nous devons nous concentrer sur la victoire finale. Aux momies des mouvements de résistance, qu'ils soient dirigés par des responsables nationaux ou étrangers, je dis : « Suivez les instructions que vous avez reçues ». Aux patriotes qui ne sont pas membres d'organisations de résistance, je dis : « Continuez votre résistance passive, ne mettez pas en danger votre vie jusqu'à ce que je vous donne le signe de vous dresser et de frapper l'ennemi. Le jeu viendra de ce que je ferai après à vous. »

« Tous les patriotes, hommes et femmes, jeunes et âgés, ont réagi à jour dans la victoire finale. Aux momies des mouvements de résistance, qu'ils soient dirigés par des responsables nationaux ou étrangers, je dis : « Suivez les instructions que vous avez reçues ». Aux patriotes qui ne sont pas membres d'organisations de résistance, je dis : « Continuez votre résistance passive, ne mettez pas en danger votre vie jusqu'à ce que je vous donne le signe de vous dresser et de frapper l'ennemi. Le jeu viendra de ce que je ferai après à vous. »

« Croyez de France ! Je suis fier d'avoir à nouveau sous mon commandement les vaillantes forces de France. En combattant côté à côté avec les Alliés, elles joueront un rôle d'importance dans la libération de leur... »

Une multitude d'avions apporte les troupes

Un témoin affirme que les premiers paras n'ont rencontré qu'une faible opposition en France.

« Jeune à la 9^e Air Force des Etats-Unis, qui apportent nos combattants en France », a déclaré Mr Bryan de la National Broadcasting Company, qui a pu accompagner les troupes aéroportées en France.

D'après son récit, le premier groupe des forces aériennes de parachutage a décollé du nord de la France aux premières heures du jour.

« Après le décollage, dans le poste de pilotage d'un C-47, j'ai traversé la Manche avec le premier groupe d'avions, des transports de troupes appartenant à la 5^e Armée, »

Il a déclaré que son unité, qui était en tête du groupe principal, ne rencontra « qu'une faible » et faible...

Le monarque italien remet ses pouvoirs à son fils

Par Associated Press

Naples, le 5 juin. Victor-Emmanuel III vient d'abandonner ses pouvoirs de roi d'Italie, conformément à ce qu'il avait déclaré en cas de libération de l'Italie, et a remis « toutes les personnes, ministres et autres, de l'administration et l'autorité royale à son fils de 39 ans, le prince héritier Humbert. Une forte pression politique avait été exercée sur le souverain en ce but, depuis la fin de Naples. »

« Dans un discours prononcé par le roi en présence du premier ministre Pietro Badoglio, chef du gouvernement italien de libération nationale, le roi a nommé son fils héritier général du royaume. Le monarque a néanmoins conservé son titre de chef de la Maison de Savoie, ainsi

que celui de roi, mais sans aucun pouvoir.

Le prince Humbert, au physique élancé et rigide, s'est opposé au fascisme en Italie dès son apparition, mais par suite trouva un compromis avec Mussolini : il devint alors régent

Le texte du décret royal

Le texte de la passation de pouvoir :

« Moi, Victor-Emmanuel III, par la grâce de Dieu et la volonté de la nation, roi d'Italie, en collaboration avec le président du Conseil des ministres et avec l'accord du Conseil, décide et ordonne ce qui suit :

« L'acte de passation de pouvoir fut présenté à

Mon fils aîné, Humbert de Savoie, prince du Piémont, est nommé notre lieutenant général. En collaboration avec les ministres responsables, il assurera en tout temps l'administration et exercera toutes les prérogatives royales sans exception. Il signera les décrets royaux qui seront confiés à ses bureaux.

« Nous demandons que tous obéissent et obéissent à sa pleine exécution contre force de loi. »

Ravello, le 5 juin 1944

Victor-Emmanuel

Pietro Badoglio (contre-signing).

L'acte de passation de pouvoir fut présenté à

Pourtant, un véritable printemps national a jailli lorsque la libération de Rome, que tous espéraient depuis si longtemps, a été réalisée. L'engagement des hommes dénommés la « grande armée » a été déclenché tout le long du front, contre leur ville natale.

La destruction de ces armées, au moins à l'origine, a été l'obstacle à l'engagement de l'ennemi sur toute la longueur du front contre leur ville natale.

Nous espérons que les 20 000 prisonniers que nous avons déjà faits seront d'ici peu suivis par d'autres, minant les armées allemandes concentrées dans le sud de l'Italie.

L'esprit et l'ardeur des troupes, dont l'enthousiasme et la détermination sont sans égal, l'ont dépassé.

Le général Alexander, l'officier principal du commandement suprême, le général Eisenhower, est totale, sans oublier ses officiers en second et le commandant des forces expéditionnaires, le général Montgomery.

L'esprit et l'ardeur des troupes, dont l'enthousiasme et la détermination sont sans égal, l'ont dépassé.

Les derniers jours ont été marqués par de grandes batailles, l'engagement des dernières unités, dont digne de gloire, réduisant l'ennemi à néant.

Les derniers jours ont été marqués par de grandes batailles, l'engagement des dernières unités, dont digne de gloire, réduisant l'ennemi à néant.

« Accorde-nous que nos armes restent fortes »

Une prière du président des Etats-Unis

Alors que les troupes alliées prennent pied sur les côtes françaises, le président Roosevelt prononce cette prière dont il fit lecture à ses auditeurs en introduction de sa déclaration radiodiffusée.

Mes chers concitoyens,

Quand je me suis adressé à vous hier soir pour vous faire part de la libération de Rome, je savais qu'au même instant des troupes américaines et alliées traversaient la Manche pour un tout autre et gigantesque opération. Cette dernière est, pour l'instant, tout à fait réussie.

A cette heure décisive, je souhaite que nous nous unissions par la pensée dans cette prière :

« Dieu tout-puissant : nos fils, fier de notre nation, ont aujourd'hui entamé une tâche décisive ; un combat pour la sauvegarde de notre République, de notre religion et de notre civilisation, et pour la libération de peuples qui souffrent.

Conduis-les dans l'honneur sur le chemin de la victoire : donne la puissance à leurs bras, la force à leurs âmes, la résistance à leur loi.

Que la grâce vienne à leur secours, leur chemin sera long et ardu, car l'ennemi est puissant ; il peut repousser nos assauts ; le succès peut ne pas être dès maintenant de notre côté, mais c'est lors nous recommenceraons ; et nous savons, grâce à Ta miséricorde et à la justesse de notre cause, que nos fils triompheront.

Leurs épreuves seront multiples, de nuit et de jour, sans repos. Jusqu'à la victoire finale. L'abîme de la nuit sera plein de fureur et de feu. Leurs âmes vacilleront sous les coups de l'ennemi.

Car ces hommes ont dû il y a peu quitter le royaume de la paix ; ils ne se battent pas pour conquérir. Ils se battent pour effacer une conquête. Ils se battent pour libérer. Ils se battent pour que la justice puisse régner, avec la tolérance et la bonne volonté, parmi Ton peuple. Ils ne conviennent rien d'autre que la fin de la bataille, et le retour vers la paix de leurs demeures.

Certains ne reviendront jamais : accueille à tes côtés dans Ton royaume. Seigneur, ces serviteurs héroïques.

« Pour nous, dans nos familles – pères, mères, enfants, épouses, frères et sœurs – si loin, mais qui restent toujours avec eux par la pensée et la prière –, ne laisse pas, Dieu tout-puissant, notre esprit sombrer dans le doute en cette heure de grands sacrifices.

Nombreux sont ceux qui ont souhaité qu'une journée nationale soit consacrée à un appel vers Toi ; mais comme le chemin sera long et notre attente dure à épancher, j'ai demandé à nos amis de faire reculer l'appel au lendemain de la prière, dans chaque instant. Alors qu'un nouveau jour se lève, alors qu'une journée s'achève, que des paroles sacrées solent sur nos lèvres, prions pour que Ton aide nous fertilise dans les épreuves.

Accorde-nous la force – la force pour nos lâches quotidiennes, pour donner plus de nous-même, de nos biens personnels, à nos combattants. Accorde-nous aussi que nos âmes soient fortes, pour supporter la longue et dure épreuve, les malheurs à venir, et pour insuffler notre vaillance dans le cœur de nos fils cu qu'ils soient.

Accorde-nous enfin, Dieu tout-puissant, la loi. La loi en Ta miséricorde ; la loi en nos fils ; la loi en notre prochain ; la loi en notre croisade commune. Que nos coeurs restent à ton écoute. Ne nous abandonnes pas face à l'éphémère, à l'événement qui nous engloutit – ne laisse pas notre esprit s'égarer de notre objectif final.

Avec Ta grâce, nous nous imposerons face aux forces païennes de l'ennemi. Accorde-nous de vaincre les apôtres de l'aversion et de la haine, les nazis. Construis-nous sur le chemin de la liberté pour notre nation et nos alliés, dans un monde uni, rythmé par la paix – une paix invulnérable aux attaques des hommes de peu de foi. Une paix qui donnera à tout homme la liberté, lui offrant ainsi le fruit de ses souffrances.

Que Ta volonté soit faite, Dieu tout-puissant.

– Amen. –



ÉMISSION EXCEPTIONNELLE DE 12 MONNAIES OR ET ARGENT.
Collection "La liberté retrouvée" - Tirage strictement limité

L'ART DE LA MÉMOIRE



En vente : La Boutique de la Monnaie de Paris, Tél : 10 16 50 58
Les Banques du Louvre, Les Trésoreries Générales, Les Revendeurs Agrés et à

Choix de Goudre (appel de 15 francs) - Bon Homme (appel de 15 francs) - Monnaie de Paris (appel de 15 francs)

Début juillet 1944 - Dernier état (appel de 15 francs)



LES SIX AUTRES MOYENNES DE LA COLLECTION SOUVENT APPELÉES "MONNAIES DE PARIS".

MONNAIE DE PARIS
CLIQUEZ SUR CE LOGO

La veille du jour « J » les Alliés avaient pris Rome

Le 5 juin 1944 marque une date de la campagne d'Italie. Les Français y ont pris une part essentielle.

« Les soldats du Corps expéditionnaire français ont épater le monde »

Une interview d'Alexandre de Marenches.



Le maréchal Juin. Chef exceptionnel, économie de ses hommes, son prestige était absolu.
Au deuxième plan, Alexandre de Marenches. (Photo Keystone)

Un mètre quatre-vingt-dix, cent kilos, une carrière impressionnante, Alexandre de Marenches, 75 ans, fut durant onze années le maître du Renseignement français. Jeune officier de cavalerie, il participe aux plus durs moments de la campagne d'Italie, avant d'être choisi comme aide de camp par le futur maréchal Juin. Il raconte ici ce qu'était cette guerre et ses enjeux.

LE FIGARO. — Comment, après vous être évadé de France en 1941, avez-vous rejoint le Corps expéditionnaire français (CEF) en Italie ?

Alexandre de MARENCHES. — Après plusieurs mois de captivité en Espagne, j'ai rallié l'Afrique du Nord. J'ai été nommé chef du CEF mais de Spahis à Tlemcen, un moment, avec les escadrons s'étendant depuis la frontière du Rif, espagnol à l'époque, jusqu'à Constantine-Béchar. Comme ce régiment n'était pas appelé à débarquer en Italie, je suis parti pour Alger où j'ai fait un stage au 2^e Bureau. Ensuite j'ai demandé à combattre dans une unité de choc : le Corps expéditionnaire français, avec le 8^e Régiment de tirailleurs marocains. J'ai été servi.

Nous avons débarqué à Naples en 1943 et livré un certain nombre de combats comme à la Costa San Pietro, au cœur d'une Italie qui n'était pas celle des cartes postales ou des Riviera. C'était l'Italie des montagnes, des rivières et des alpages, des routes de marche, des sentiers, direct, couverts de neige, balayés par un vent glacial, pour attaquer dans un décor de malédiction. En face de nous, des troupes d'elite : la Division Herman Goering ou la 5^e Division autrichienne, ou l'Edelweiss. Pour couvrir les crêtes de 2 000 m, il fallait « manger » les routes de 1 000 m. On déboulait en route.

Pour vous donner une idée de l'ampleur des combats, la compagnie d'infanterie avait plus de capitaines, ni de lieutenant, ni de sous-lieutenant. C'est un sergent-chef qui la commandait. On ramenait les blessés à dos d'hommes ou de mulots... En général, ils gelaienr en route.

La dernière guerre pour les gentlemen

— Quel était le moral des hommes du CEF ?

— Superbe, voyons ! Composé en majorité de ce qu'on appelaît à l'époque des « indigènes » mais aussi de nombreux éléments de l'élite, les soldats du CEF ont épater le monde. Car le monde entier avait surtout gardé de la France l'affreux souvenir de l'exode et de la mortniede militaire qui s'était effondrée en quelques semaines.

Il faut se reporter à ce moment-là. On se retrouve en Italie avec le Corps Imperial britannique, avec les Américains, avec les Australiens, des Américains. Tous ont les yeux fixés sur nous. Et l'enjeu est énorme. Il faut que la France cesse d'être considérée comme une nation vaincue. Juin, ses généraux, ses officiers, ses soldats, n'ont qu'une idée fixe : tenter de prouver à nos allies et au monde que la France est capable de faire partie de la victoire. Nous sommes là pour ça. Et la monstration est éclatante. Personne ne défend, tout le monde attaque à outrance, une course d'assauts impossibles à bout de souffle et de sang par la haute montagne. La 1^{re} DFL, un chef militaire n'a pu utiliser à plein le terrain, la surprise, la manœuvre pour gagner. Nous étions venus

— It's a long way to Rome...», disaient les affiches de la Propaganda allemande sur les murs de l'Europe occupée à la fin de l'hiver 1943. Sous ce slogan figurait un escorgot dont les cornes arboraient un drapeau britannique et un drapeau

les vêtues, le long des ponts piétonniers et des routes, un gigantesque labyrinthique de canons, de mitrailleuses et de lance-flammes protégés par des avants-postes allemands, attendaient l'assaut. Les Allemands sont sûrs de leurs positions

persuadé le général Clark de Rome par le succès de l'offensive britannique. Le 1^{er} juin, une manœuvre d'une telle audace : attaquer en pleine montagne et rompre le front détenus par l'éclatement de deux ponts de pont du Garigliano. Juin décida de débarquer et de surprendre l'ennemi en profitant des crétes malaises des montagnes que Kesselring croit inexpugnables : les monts Aurunci et Lepini, le mont Michaeli Alexander, commandant la garnison d'Italie, s'opposa à cette action : « C'est impossible ! Mais Clark appuya le plan de Juin. Et les Français s'élançent dans la montagne. Trois jours d'escalades, de fer et de feu, de corps à corps, de mèches droites, où les officiers militaires dépassent par leur audace les soldats, qui se battent en avant de la houle des barbares. Des assauts à vive allure ouvrent ou dérinent des murs de flammes et de fumées, les cris de guerre des Rifains dominent le fracas des éclatements, les invocations religieuses des combattants musulmans lancées d'une voix grave et mélodieuse de brefs de Marseille chante par les

Français. Sur toutes les premières lignes françaises, le même cri retentit : « En avant ! en avant ! ». Le corps de montagne de Juin creva le front allemand.

De tous les sommets qu'il

ont conquis au corps à corps,

le Garigliano, le Cesenatico, le Feno, le Maio, le Ceschite, le Sioda, les soldats de l'Armée d'Afrique penchés sur les rebords des vallées, sur toutes les pistes, des chars, des camions, des canons automoteurs, des régiments étrilles se replient en tête. La ligne Gustav, qui avait résisté cinq mois aux attaques frontales des Alliés, est tombée en trois jours devant le Corps expéditionnaire français.

Mais les mâchoires d'acier de la guerre continuent de broyer les campagnes. Les pentes sautent à la dynamite. Les roches défontent les routes. Rien ne résiste à la force de Juin. Les troupes françaises, qui ont suivi le Cesar, la chasse ariente, infatigable, perséévere, ne laisse pas souffrir l'Allemand. La rue atteint Tivoli, Casteliotte, San Giovanni. Chaque fois, l'objectif est dépassé.

Toutes les forces alliées convergent maintenant sur l'Adriatique entourant la ville éternelle. Le 2^e Corps américain avance sur la voie Appia. A droite des Français, 2 divisions britanniques arrivent à l'assaut, débouchant sur Rome, devant une cavalcade. Les Allemands laissent derrière eux un butin de guerre considérable et des dizaines de milliers de prisonniers.

Les « gous » contrôlent tous les massifs. Le 4 juin, le régiment de l'Artillerie s'empare des ponts du Tevere. Le 5 juin 1944, les Américains de la 88^e Division entrent dans Rome. Massés sur les collines autour de Juin, les chefs et les hommes de l'Armée d'Afrique maintiennent la grandeur du moment grâce à un train de lumière dorée. Ils découvrent la ville somptueuse des César ou flottent les premiers drapeaux français.

Après des mois de bataille, de neige, de combats meurtriers, de misère et de famine, Rome est entrée à leurs pieds.

P. D.

PAR PIERRE DARCOURT

américain. « A sa vitesse moyenne, 80 centimètres à la minute », le gastéropode angevin, ajoutait le texte, devrait arriver à Rome... en 1980... Devant Cassino, les Alliés ont subi un échec sanglant. Et, malgré d'énormes bombardements, n'avaient pu entrouvrir la ligne Gustav, dont le maréchal Kesselring et ses généraux avaient dressé les plans secrets de défense. Sur plus de 150 kilomètres traversant l'Italie d'est en ouest, un formidable barrage d'obstacles défensifs avait surgî du sol des Abruzzes, hérissonnant la Péninsule dans toute sa largeur à son endroit le plus resserré.

A travers la montagne hostile, de crête en crête, dans

face aux « soldats mécaniques », venus d'Amérique, l'armée cinglante de l'efficacité, l'escargot « réflète cet état d'esprit ».

L'audace du plan du général Juin

Les Allemands se trompent. L'échec désastreux de Cassino ne se reproduira plus. Les Alliés sont décidés à reprendre l'offensive. Ils reconstruisent leurs unités, recuperent des renforts et des moyens techniques considérables. Mais ce sont les divisions et les Tabors du Corps expéditionnaire français (CEF), qui commandent le général Juin, qui vont faire la décision. Juin

persuade le général Clark de Rome par le succès de l'offensive britannique. Le 1^{er} juin, une manœuvre d'une telle audace : attaquer en pleine montagne et rompre le front détenus par l'éclatement de deux ponts de pont du Garigliano. Juin décida de débarquer et de surprendre l'ennemi en profitant des crétes malaises des montagnes que Kesselring croit inexpugnables : les monts Aurunci et Lepini, le mont Michaeli Alexander, commandant la garnison d'Italie, s'opposa à cette action : « C'est impossible ! Mais Clark appuya le plan de Juin. Et les Français s'élançent dans la montagne. Trois jours d'escalades, de fer et de feu, de corps à corps, de mèches droites, où les officiers militaires dépassent par leur audace les soldats, qui se battent en avant de la houle des barbares. Des assauts à vive allure ouvrent ou dérinent des murs de flammes et de fumées, les cris de guerre des Rifains dominent le fracas des éclatements, les invocations religieuses des combattants musulmans lancées d'une voix grave et mélodieuse de brefs de Marseille chante par les

C'EST BIEN CONNU, NOS VOLS
NON STOP
AU DÉPART DE PARIS VERS
WASHINGTON D.C.
CHICAGO, LOS ANGELES,
SAN FRANCISCO
COMPRENNENT UNE ESCALE À SALZBOURG

Même si nos vols non stop ne font pas escale à Salzbourg, United Airlines vous offre Salzbourg grâce à un voyage à travers notre sélection de grandes musiques classiques. United Airlines vous propose 4 vols non stop de Paris vers Chicago, Washington D.C.,

Los Angeles et San Francisco, et plus de 250 destinations aux États-Unis. Pour plus d'informations, contactez votre Agence de Voyages ou United Airlines au 48 97 82 82 ou n° vert : 05 01 91 38 ou Minitel 3615 UNITED.

 **UNITED AIRLINES**